

les **Inrockuptibles**

CAHIER COMPLÉMENTAIRE

FESTIVAL D'AVIGNON

AVIGNON 2018

72^E ÉDITION DU 6 AU 24 JUILLET



PAULINE BAYLE **LEÏLA SLIMANI**
JULIE BERTIN **LE BIRGIT ENSEMBLE**
JADE HERBULOT
STÉPHANE BRAUNSCHWEIG **JEAN RACINE**
PAULINE BUREAU **PAULINE BUREAU**
LOÏC CORBERY **WILLIAM SHAKESPEARE**
EMMANUEL DAUMAS **MARIVAUX**
JULIE DELIQUET **INGMAR BERGMAN**
LAURENT DELVERT **ALFRED DE MUSSET**
ALAIN FRANÇON **CARLO GOLDONI**
CHRISTIAN GONON **PIERRE DESPROGES**
CHRISTIAN HECO **JULES VERNE**
VALÉRIE LESORT
CLÉMENT HERVIEU-LÉGER **MOLIÈRE**
MARC LAINÉ **JACK LONDON**
GÉRALDINE MARTINEAU **HANS CHRISTIAN ANDERSEN**
ISABELLE NANTY **GEORGES FEYDEAU**
THOMAS OSTERMEIER **WILLIAM SHAKESPEARE**
DENIS PODALYDÈS **MOLIÈRE/VICTOR HUGO**
SÉBASTIEN POUDEROUX **SERGE GAINSBORG**
STÉPHANE VARUPENNE
MARIE RÉMOND **FEDERICO FELLINI**
ÉRIC RUF **BERTOLT BRECHT**
IVO VAN HOVE **LUCHINO VISCONTI/EURIPIDE**



saison 2018-2019
comédie-française.fr



LDD

Mesdames,
messieurs
et le reste
du monde de
David Bobée

IDENTITÉS

En affirmant que *“l’héritage du malheur”* n’est pas une fatalité, Olivier Py donne le ton battant de cette 72^e édition où les artistes s’interrogent sur les désordres de l’époque et font la guerre aux idées reçues. Dédicée à toutes les *“singularités”*, le rendez-vous avignonnais prêche pour un avenir où la liberté d’être soi s’affirme enfin comme la normalité. Posé au cœur de l’agora festivalière, le débat sur la question du genre est l’occasion d’un feuilleton orchestré par David Bobée, il devient aussi la matière d’une réflexion tous azimuts dans les spectacles de Rocio Molina, François Chaignaud et Nino Laisné, Milo Rau, Phia Ménard, Didier Ruiz ou Ahmed El Attar.

Avec la littérature comme étendard, Julien Gosselin porte sur scène les écrits de l’Américain Don DeLillo, tandis qu’Ivo van Hove nous fait découvrir l’œuvre du Néerlandais Louis Couperus. La danse est dans la cour d’Honneur avec Emanuel Gat et l’Ensemble Modern de Francfort. Le chorégraphe Raimund Hoghe se souvient en solo de Maria Callas, et de Pier Paolo Pasolini dans sa dernière création, avec Ornella Balestra. Comme une valse à trois temps, un grand retour de la tragédie s’orchestre avec *Thyeste* de Sénèque par Thomas Jolly, *Iphigénie* de Racine par Chloé Dabert et *Pur présent* quand Olivier Py s’inspire d’Eschyle. Questionner l’époque pour desserrer l’étai de contraintes qu’elle fait peser sur nous passe autant à Avignon par une mise en cause du présent que par le recours aux lumières des siècles passés. **Les Inrockuptibles**

SOMMAIRE

4 LA THÉMATIQUE

Le Genre

L’humanité est une. Les diktats genrés touchent à leur fin. La révolution est en cours, sur les plateaux et partout ailleurs

12 REPORTAGE

“Antigone” en prison

Répétitions avec des détenus-acteurs du centre pénitentiaire du Pontet

18 COULISSES

Julien Gosselin

A travers Don DeLillo, il rend les liens entre théâtre, cinéma et littérature contemporaine encore un peu plus poreux

24 ENTRETIEN

Raimund Hoghe

Le chorégraphe allemand sonde les maux de notre époque et son histoire personnelle.

32 PORTFOLIO

Claire Tabouret

Elle signe l’affiche du Festival. Ses toiles sont exposées à la Collection Lambert et à l’église des Célestins.

36 FOCUS

La Tragédie

Rage et fureur dans la bonne humeur, avec *Pur présent* (Olivier Py), *Thyeste* (Thomas Jolly) et *Iphigénie* (Chloé Dabert).

40 PORTRAITS

Emanuel Gat (*Story Water*), Ildi! Eldi (*OVNI(S)*) et Anne-Cécile Vandalem

(*Arctique*) racontent le monde et le lien humain

44 PROGRAMME

+ critiques de spectacles

Les Inrockuptibles

Couverture François Chaignaud par Didier Olivré, autour du spectacle *Romances inciertas* – *Un autre Orlando* **Chef de projet** Benjamin Cachot **Directeur développement et nouveaux médias** Laurent Girardot **Coordinatrice éditoriale** Fabienne Arvers **Rédacteur en chef** Jean-Marc Lalanne **Rédacteurs** Fabienne Arvers, Bruno Denuisseau, Jean-Marie Durand, Jean-Marc Lalanne, Philippe Noisette, Hervé Pons, Patrick Sourd **Chef d’édition** Stéphanie Damiot **Maquettiste** Nathalie Coulon **Iconographe** Valérie Perraudin **Fabrication** Gilles Courtois **Impression, gravure, brochage, routage** Imprimerie SIEP, rue des Peupliers, ZA les Marchais, 77590 Bois-le-Roi **Distribution** Prestalis, imprimeur ayant le label “imprim’vert”, brochure et routeur utilisant de “l’énergie propre”. Origine papier : issue de forêt à développement durable, certification : PEFC 100 % **Directrice générale et directrice de la publication** Elisabeth Laborde **Dépôt légal** 2^e trimestre 2018. Les Inrockuptibles est édité par Les Editions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 €. 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris, n° siret 428787188 000 21 **Actionnaire principal, président** Matthieu Pigasse © Les Inrockuptibles 2018. Tous droits de reproduction réservés. **Merci à** Valérie Samuel, Arnaud Pain et Virginie de Crozé ainsi qu’à l’équipe du Festival d’Avignon, l’équipe de l’Office de tourisme d’Avignon, le cinéma Utopia. **Cahier complémentaire** au n°1178 du 27 juin 2018. Ne peut être vendu séparément. Ne pas jeter sur la voie publique

La Thématique

Un grand nombre d'artistes de cette 72^e édition du Festival d'Avignon l'annoncent : l'édifice hétéro-patriarcal est voué à l'effondrement. L'humanité est une et il est temps d'**EN FINIR AVEC TOUTES LES FORMES DE DOMINATION ET DE DUALITÉ.**

Transversale et éminemment politique, la question du genre n'est pas le combat de la seule communauté LGBTQI. Place à la révolution.

texte Hervé Pons

LE GENRE EN TRANSE





ANGELA DAVIS, INVITÉE EN MAI DERNIER PAR L'UNIVERSITÉ DE NANTERRE POUR TÉMOIGNER DES ÉVÉNEMENTS DE 1968,

évoquait de manière très émouvante ses luttes en tant que femme, noire et communiste auxquelles elle a consacré sa vie. Elle disait aussi que les questions LGBT et celles dites du genre, qui ne sont apparues que plus tardivement, sont certainement aujourd'hui l'un des grands combats à mener. Et qu'elle n'aurait jamais pu saisir l'étendue et l'importance de ces combats sans le regard distancié et diffracté que les artistes qui l'avaient accompagnée à l'époque portaient sur ces événements. Il y a cinquante ans, à Avignon, on criait dans les rues : "Vilar, Bérart, Salazar..." Ce n'est certainement pas le slogan le plus glorieux qu'aient pu produire les militants français. Alors plutôt que de célébrer l'esprit de 68, et même si cela ne semble pas avoir été intentionnel de sa part, la direction

du Festival a écouté avec attention les propositions des artistes invités et a décidé de prendre à bras-le-corps la question du genre. Une thématique au centre des préoccupations des artistes, quelles que soient leurs origines, leur culture, leur esthétique et leurs pratiques. Elle est indéniablement la révolution à mener aujourd'hui.

La placer au cœur du Festival d'Avignon est sans nul doute la meilleure manière de rendre hommage à 1968 et de laver le Festival de ces égarements d'alors. Angela Davis n'a pas tort, les artistes, par leur porosité au monde et leurs expressions diverses, Cassandres et Pythie, visionnaires éclairés, nous montrent la voie à suivre. Aux détracteurs qui, à peine la programmation de la 72^e édition annoncée, s'insurgeaient et déclaraient qu'à la vue de l'extrême diversité des artistes et champs esthétiques balayés par la thématique, la question du genre devenait une question "fourre-

tout", on ne saurait trop donner raison. Et c'est bien en cela qu'elle est profondément politique et qu'elle est révolution. Car elle traverse toutes les luttes, tous les combats et concerne tout le monde et, en premier lieu, la "minorité" masculine blanche, bourgeoise, citadine, éduquée, d'origine catholique – laïcarde quand ça l'arrange –, et hétérosexuelle. Cette minorité qui détient le pouvoir de domination sur toutes les autres.

En janvier 2018, dans le quotidien *Libération* où il tient une chronique régulière, le philosophe espagnol Paul B. Preciado, "contrebandier entre deux mondes", comme il se nomme lui-même, déclarait : "Votre esthétique de l'ancien régime sexuel ne me fait pas jouir", et, prenant la parole "comme transfuge de genre, comme fugitif de la sexualité, comme dissident (parfois maladroit, puisque manquant de codes préétablis) du régime de la différence sexuelle", il posait ainsi

“La masculinité est à la société ce que l’Etat est à la nation : le détenteur et l’usager légitime de la violence”

PAUL B. PRECIADO, PHILOSOPHE

la question : “*Nous pourrions dire, en lisant Weber avec Butler, que la masculinité est à la société ce que l’Etat est à la nation : le détenteur et l’usager légitime de la violence. Cette violence s’exprime socialement sous forme de domination, économiquement sous forme de privilège, sexuellement sous la forme de l’agression et du viol.*”

Aujourd’hui, depuis le Mariage pour tous et #Metoo, les débats et luttes LGBTQI et la question du genre circonscrivent la minorité hétéro-patriarcale dominante, dont la base, loin de vaciller, perçoit pourtant les frémissements de la révolution en cours. En guise d’illustration : le président de la République française, Emmanuel Macron, n’a-t-il pas déclaré, le 9 avril au Collège des Bernardins lors de son discours devant la Conférence des évêques de France, et dans l’espoir de “réparer” le lien “*qui s’est abîmé*” entre l’Eglise catholique et l’Etat français (un discours qui fit réagir l’ancienne ministre de la Justice Christiane Taubira : “*Quel lien (...), Réparer quoi?*”) : “*J’entends la voix de l’Eglise. J’entends la place essentielle donnée à la famille dans nos sociétés. Certains principes énoncés par l’Eglise se confrontent à une réalité complexe et contradictoire.*” Et de surenchérir : “*Sur la bioéthique, on nous reproche de connaître par avance les résultats de débats organisés. Or, nous sommes face à des débats intimes et profonds.*”

Cher Emmanuel Macron, oui, ce sont des débats intimes et profonds, mais ils ne sont ni bios ni éthiques. Ils sont démocratiques. Le temps de l’équivalence des corps et de la redistribution du pouvoir est venu. Alors, si les voies de Dieu claironnées par notre président de la République sont impénétrables ; celles de l’hétéro-patriarcat que ce dernier incarne aussi sont, on s’en rend compte, très pénétrables. Et elles commencent à se fissurer.

On pourrait dire alors que l’édifice hétéro-patriarcal est voué à l’effondrement tel que la figure Phia Ménard dans

sa nouvelle pièce, *Saison sèche* : “*A l’époque où je créais Belle d’hier, la première pièce sur le patriarcat, j’avais demandé à cinq femmes de ranger l’humanité et de faire la lessive en tapant les restes des princes charmants qui s’étaient effondrés car ils ne pouvaient pas tenir leurs promesses. J’ai commencé à prendre véritablement conscience du rapport à l’espace. Il y a une hiérarchie genrée de l’espace public et architectural. Ne serait-ce que dans les grilles d’égoût où les talons de celles qui en portent se cassent. C’est une monstration permanente du pouvoir d’un genre sur un autre, l’appropriation de l’espace. Pour matérialiser scénographiquement le pouvoir de la société hétéro-patriarcale, j’ai dessiné pour Saison sèche un espace blanc avec de hauts murs et un plafond qui monte et descend. Le plus haut laisse apparaître des meurtrières. A l’intérieur, j’ai mis des cobayes, sept femmes, en référence au Sept Samourais de Kurosawa.*” Sept femmes, écrasées par un plafond pouvant littéralement les clouer au sol, s’approprient les atours de la masculinité via les codes du drag-king pour déstabiliser la scénographie et s’échapper, peut-être, de cette masse blanche oppressante.

Phia Ménard dit s’être “*souvenue d’un film de 1951, Les Maîtres fous de Jean Rouch, dans lequel on voit, au Ghana, la société des Haukas pratiquer un rituel convoquant les esprits des colons. Nous, nous pouvons pratiquer un rituel qui ferait tomber une partie du patriarcat. Ces femmes développent les dons de la similarité, elles en usent à outrance, pour finalement ne plus savoir si ce sont des hommes ou des femmes à tel point que cette machine patriarcale qui les enferme ne sait plus reconnaître les siens...*” *Saison sèche est un dialogue avec une scénographie qui ne reconnaît plus sa propre absurdité, ses propres codes, et quelle part elle entretient avec l’usurpation et le mensonge. Qui n’a pas vu quelqu’un s’effondrer de ne plus supporter son propre mensonge ? Je propose un coming-out du patriarcat. Les murs du décor vont perdre de leur consistance, se ramollir, suinter, s’éventrer. Les femmes les traversant feront* →

L’art du mauvais genre

Quand le cabaret de Monsieur K trouble les nuits avignonnaises.

Peut-être devrions-nous nous inquiéter du renouveau du cabaret en France aujourd’hui, lorsque l’on sait qu’historiquement les grands moments de cet art du mauvais genre coïncident souvent avec des périodes politiques troubles, l’exemple le plus flagrant étant l’explosion du célèbre cabaret berlinois pendant la montée du nazisme en Allemagne... Les exemples de ce type sont nombreux. Au cœur du Festival d’Avignon, Monsieur K, alias Jérôme Marin, qui a fait, en tant que directeur artistique, la nouvelle renommée du célèbre cabaret parisien Madame Arthur, organise les 16 et 17 juillet des “Nuits sans retour” au Delirium, le bien nommé.

Si, par essence, le cabaret est toujours transgressif, les échappées burlesques, les saillies politiques, les harangues à la foule et la satire créent un climat follement explosif et nécessaire dans notre société désormais si policée. Jérôme Marin ne dit-il pas : “*Le cabaret a toujours un genre d’avance !*” Le cabaret, lieu de toutes les libertés, de la parole vive, drôle, est aussi l’endroit de l’encanaillement, de l’engagement, du surgissement et de la mixité sociale. Le lieu du mauvais genre où il fleurit bon porter les lèvres à la coupe de l’altérité. Pour ces nuits exceptionnelles, Jérôme Marin s’entoure de ses fidèles – Antoine Bernollin (Anna Petrovna), Jonathan Capdevielle, Fred Ferrand (Frédéric Chopine), Dimitri Hatton, Jeanne Plante –, et recevra quelques invités de marque dont une certaine Miss Knife. H. P.

La Nuit sans retour Conception Monsieur K. Delirium, les 16 et 17 juillet de 22h30 à 3h du matin.



s'effondrer cette société patriarcale qui ne supporte plus sa propre image, sa pornographie.”

Car une des armes de l'hétéropatriarcat est bien la sexualité, ce que révèle la question du genre et des sexualités multiples qu'elle embrasse est que, justement, la sexualité n'est plus un sujet. L'identité peut être travaillée, cheminée, réfléchie, pour sortir de la pornographie qu'évoque Phia Ménard et parvenir à un état de consentement et non de monstration. Car la pornographie est la monstration, à l'opposé de l'érotisme. Dépouiller l'ancien régime sexuel hétéro-patriarcal de sa pornographie, de la monstration de sa prise de pouvoir par le sexuel, reviendrait à le désarmer.

“Pour qu'il y ait un ancien régime, il faut quand même le mettre à bas. Il est encore au pouvoir, dit Olivier Py. Et il est sexuel. La fission de l'atome, la révolution copernicienne, c'est le mot de genre, parce qu'il fait perdre au sexe son prestige – le sexe comme différenciation et au sens coïtal ne sont plus centraux. On arrête de parler

de sexe. Ce qui est extraordinaire, ce qui est hilarant, c'est de voir les mouvements réactionnaires intégristes et catholiques réclamer aujourd'hui du sexe! Mais c'est terminé, justement, ce qui est la force du genre, c'est d'affirmer qu'il n'y a rien de sexuel, notamment dans le féminisme. De fait, la différenciation homme-femme est obsolète. L'humanité n'est pas double, elle est une, n'en déplaît à madame Agacinski. Dans cette humanité, il y a un spectre fluide qui va du clitoris au pénis avec tous les intermédiaires. C'est parce qu'elle est Une qu'elle est multiple, c'est quand elle est double qu'elle ne l'est pas. L'unicité est toujours la garantie du multiple. C'est la dualité,

donc le sexe, qui empêche la multiplicité, et là il faut faire un effort d'imagination pour dévoiler la réalité.”

Ainsi, cette réalité dévoilée par les imaginaires artistiques réunis cette année dit à quel point la question du genre est politique : *“L'on s'est rendu compte qu'il y avait plus de la moitié de l'humanité qui était sous l'oppression d'une autre moitié. C'est une révélation très forte. Le nier reviendrait à dire que le colonialisme n'a pas existé, c'est humainement impossible. Mais ce qui s'est passé ces deux dernières années est d'un ordre tout à fait nouveau. Il faut faire attention à ne pas être rattrapé par le sexuel et en faire une guerre hommes-femmes,*

“Ce qui est la force du genre, c'est d'affirmer qu'il n'y a rien de sexuel, notamment dans le féminisme. De fait, la différenciation homme-femme est obsolète. L'humanité n'est pas double, elle est une”

OLIVIER PY, DIRECTEUR DU FESTIVAL D'AVIGNON



Gurshad Shaheman met en scène *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète*

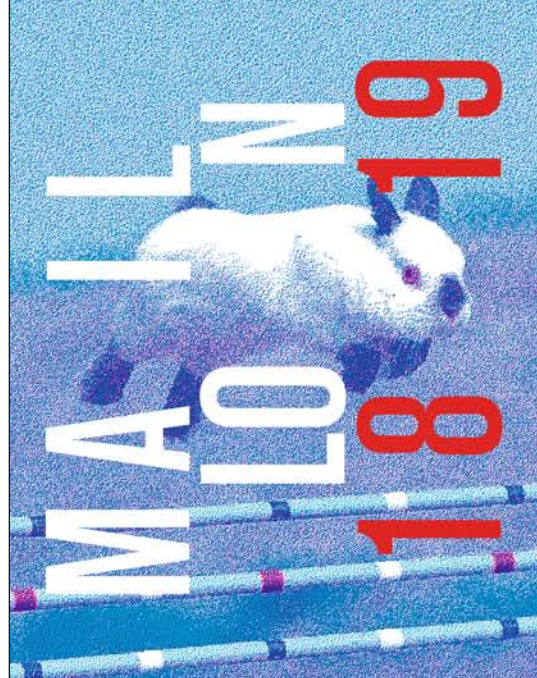
son instinct vindicatif sera d'élever son fils pour préserver son futur à elle, en le contrôlant entièrement – et paradoxalement en lui donnant tout le pouvoir. En mettant ce garçon sous contrôle à chaque étape de son existence, elle le rend haineux envers les femmes et sa mère en particulier, sans toutefois qu'il la réfute ou la combatte.?

Avec *May He Rise and Smell the Fragrance*, le chorégraphe libanais Ali Chahrour conclut une trilogie consacrée au deuil dans le monde arabe (débutée par *Fatmeh* et *Leïla se meurt* présentés à Avignon en 2017). Dans cette pièce, les hommes sont invités par une prêtresse à ressentir le chagrin de la perte et, dans ce rituel de deuil, ceux à qui les larmes sont interdites devront éprouver et révéler les faiblesses de l'héroïsme et de la masculinité. *“Face à la force et la résilience de ces femmes, prêtresses, déesses, mères nourricières, nous avons eu du mal à trouver des rôles intéressants pour les hommes qui, dans ces rituels, n'ont pas le pouvoir qu'ont les femmes d'exprimer la tristesse. Pour des raisons à la fois religieuses, politiques et sociétales, ils doivent cacher leurs émotions et garder une image de force et de dureté. Ils ne peuvent extérioriser leur douleur et c'est ce qui m'intéressait pour ce spectacle : mettre en lumière cette vulnérabilité, cette impuissance face à la mort. Étudier les corps et leurs mouvements, leur présence dans la société moyen-orientale, c'était les confronter à l'intensification de la mort qui décompose une partie de notre vie.”* Impuissant face à la mort, Ihsane Jarfi, assassiné à Liège en 2012 alors qu'il sortait d'un bar gay, le fut. C'est de ce fait divers que le metteur en scène suisse allemand Milo Rau s'empare dans *La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)*, pour raconter la naissance de la tragédie contemporaine et traiter la masculinité sous une forme documentaire.

La révolution du genre, portée aussi par les luttes LGBTQI est une révolution sans armes, ce qui ne veut pas dire →

sinon les mêmes schémas se reproduiront. Il faut dégenrer, dépoliariser et assumer que l'humanité est une, arrêter de croire que ce nous avons dans notre slip fait une différence. Quand Lacan dit ‘la femme n'existe pas’, il jette un pavé dans les cathédrales éternelles de construction de violence normée.”

La question du genre se saisit d'un autre pavé, lourd et fracassant : la masculinité, dont s'emparent plusieurs artistes de cette édition. Ainsi d'Ahmed El Attar qui décrypte dans *Mama*, huis clos dans le salon d'une famille égyptienne aisée, comment la masculinité, en tant que force oppressive, se transmet par les femmes... *“Dans Mama, ce qui se trame n'est presque jamais dit. Si cela peut être ressenti à différents niveaux, jamais le problème n'est énoncé : c'est-à-dire la façon dont la femme égyptienne, et arabe en général, est aussi responsable de son propre assujettissement. Elle élève, met en place des hommes qui deviendront ses futurs tyrans. Le cercle vicieux de l'oppression féminine se dessine ainsi : la femme est contrainte par son père, puis son frère, ensuite par son mari, et si elle donne naissance à un garçon,*



MAILLON.EU
+33(0)388276181



THÉÂTRE DE STRASBOURG
SCÈNE EUROPÉENNE

LES SPÉCIALISTES

Le vent de la révolte
Émilie Rousset France
création in situ / coproduction

MY REVOLUTION IS BETTER THAN YOURS
Sanja Mitrović Serbie

BERLIN – SYMPHONIE D'UNE MÉTROPOLE
Ruttmann/Tronthaim
Allemagne

HYMN TO LOVE
Marta Górnicka Pologne

EINS ZWEI DREI
Martin Zimmermann Suisse
coproduction

LEONCE UND LENA
Thom Luz Suisse
première française

RED HAired MEN
Alexander Vantournhout
Belgique

BACCHANTES – PRÉLUDE POUR UNE PURGE
Marlene Monteiro Freitas
Cap-Vert, Portugal

DANS LA PEAU DE DON QUICHOTTE
La Cordonnerie /
Mélité Weyergans,
Samuel Hercule France

WINTERREISE
Kornél Mundruczó /
Proton Theatre Hongrie
Orchestre philharmonique
de Strasbourg
première française

LE BRUIT DES ARBRES QUI TOMBENT
Nathalie Béasse France

BEYTNA
Omar Rajeh /
Maqamat Dance Theatre
Liban

GOB SQUAD'S KITCHEN (YOU'VE NEVER HAD IT SO GOOD)
Gob Squad
Allemagne, Grande Bretagne
première française

REQUIEM POUR L.
Fabrizio Cassol, Alain Platel,
les ballets C de la B
Belgique

SVEŠ
Alexander Devriendt /
Ontroerend Goed Belgique
première française

EMPIRE
Milo Rau Suisse

THE WAY SHE DIES
Tiago Rodrigues / tg STAN
Belgique, Portugal

OPTRAKEN
Galactik Ensemble France

NÄSS (LES GENS)
Fouad Boussouf /
Compagnie Massala
France, Maroc

ÇA DADA
Alice Laloy France

DANS LE PAYS D'HIVER
Silvia Costa France, Italie

HUMANOPTÈRE
Clément Dazin France

CHRONIQUES D'UNE RÉVOLUTION ORPHELINE
Leyla-Claire Rabih France

RVP RITUEL MOTOMACHIQUE
François Chaignaud,
Théo Mercier France

PAKMAN
Post uit Hessdalen Belgique

ET AUSSI :

Exposition
UN SIÈCLE SANS ENTRACTE
Une histoire du Wacken,
1924-2019

Ateliers
ATELIERS EN SCÈNE



Bruno Gasperini

Monsieur K
dans *La Nuit
sans retour*

“Les luttes contre les discriminations nécessitent du courage, car il reste beaucoup à faire. Elles nécessitent aussi de la douceur. Nous laissons la haine à ceux qui en ont”

DAVID BOBÉE, METTEUR EN SCÈNE

que ces révolutionnaires ne sont pas perçus comme extrêmement menaçants. Le déferlement de haine vu dans les rues de Paris et des capitales régionales, notamment lors des mobilisations pour le Mariage pour tous en 2013, parce que des hommes et des femmes réclamaient les mêmes droits que d'autres hommes et femmes, ou sur les réseaux sociaux parce que Kevin a envie de s'appeler Julie, parce que Kevin sait qu'il a toujours été Julie, est d'une indicible violence. Alors, s'il existe un fait qui soit communautaire dans le monde LGBTQI, c'est la non-violence de son combat. C'est suffisamment singulier pour le signaler. Jamais la communauté ne s'est constituée en groupe violent contre d'autres groupes ont pu le faire.

“Les luttes contre les discriminations nécessitent du courage, car il reste beaucoup à faire. Elles nécessitent aussi de la douceur. Nous laissons la haine à ceux qui en ont. Nous avons la douceur de ceux qui vont gagner et qui ont raison.” Le metteur en scène David Bobée, directeur du Cendré dramatique national Normandie-Rouen a la douceur du juste. Il est le feuilletoniste de l'été, à retrouver du 7 au 21 juillet (sauf les dimanches), dès midi, dans l'écrin bienveillant du jardin Ceccano. Entouré d'amateurs, de ses acteurs et d'invités, il crée des variations sur le genre joliment nommées *Mesdames, messieurs et le reste du monde*.

“Les différentes discriminations ont beaucoup à voir entre elles, mais elles ont des histoires différentes. On se doit de les combattre avec des outils différents pour pouvoir converger ensuite. Le territoire commun des minorités est celui des mécanismes et systèmes de domination contre lesquels il faut arriver à se bagarrer, car la minorité dominante a la trouille de devoir partager. Il s'agit donc de remettre la minorité au cœur de l'ensemble et d'arriver à ce que la France accepte d'être qui elle est. Une société multiculturelle, transculturelle, pluriverselle.” Ce feuilleton, qui sera couronné d'une cérémonie des Molières

non raciste et non genrée, sera l'occasion de donner des clés de vocabulaire, de parcourir la transversalité des questions de genre et d'inscrire cette histoire dans l'Histoire. Car si la question du genre n'a été à l'échelle de l'Histoire que très récemment nommée, elle la parcourt depuis les origines de l'humanité. Relire pour cela l'anthropologue et féministe Françoise Héritier, décédée fin 2017, ou regarder du côté de François Chaignaud et Nino Laisné qui, avec leur concert-récital *Romances inciertos*, contextualisent le motif de l'androgynie à travers l'histoire de la musique et de la danse.

C'est en revanche l'histoire contemporaine, et non pas l'actualité, que Gurshad Shaheman aborde

dans *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète*. *“Après mon premier spectacle, Pourama Pourama, je souhaitais laisser ma propre vie de côté et aller à la rencontre de gens qui me ressemblent, d'artistes de la communauté LGBT qui ont dû quitter leur pays. Qui l'auraient fait de toutes les manières même s'il n'y avait pas eu la guerre ou la révolution. Je me suis tourné vers le Moyen-Orient, j'ai rencontré des Syriens, des Irakiens, des Tunisiens et des Iraniens. Je voulais parler de l'intime, j'ai passé du temps avec eux pour qu'ils puissent se livrer, pour avoir une contre-plongée des événements historiques. Il y a le rejet de la famille, la stigmatisation, le voyage, la migration avec ce que cela implique en plus d'être une personne LGBT. Les trans, par exemple, sont séparés des autres migrants en Allemagne pour être protégés car ils sont une population encore plus menacée. En France, on considère que les migrants arrivant dans le pays des droits de l'homme doivent apprendre la différence. Les trans sont laissés à la merci des autres migrants dans les camps. Quand la maltraitance est telle qu'il faut les séparer, ils sont envoyés dans des maisons médicalisées, en chambre isolée, comme s'ils étaient malades.”*

“Le théâtre est un moyen de montrer d'une autre manière que l'on peut se défaire des masques” : le metteur en scène Didier Ruiz mêle ainsi dans *Trans (Més enllà)*, les récits croisés de personnes transgenres – bouleversante prise de parole sans fard, sans pour autant être porteuse de la cruauté du témoignage documentaire. Fiction, la vérité délivrée par Neus, Clara, Daniel, Raül, Ian, Sandra, Leyre, est de toute beauté, au plus près de l'histoire réelle de ces hommes et femmes.

Au terme de ces spectacles, on comprend donc à quel point la question du genre traverse la quotidienneté, qu'elle n'est pas l'expression de ce que les nouveaux populistes stigmatisent comme une problématique communautariste. Elle est transgenre la question du genre. Elle est d'hier et d'aujourd'hui. Et elle est, surtout, comme les artistes nous le disent, de demain. Elle est la révolution en cours. ●

Saison sèche Conception Phia Ménard. L'Autre Scène du Grand Avignon, Vedène, du 17 au 24 juillet à 18 h (relâche le 19).

Mama Texte et mise en scène Ahmed El Attar. Gymnase du lycée Aubanel, du 18 au 23 juillet à 18 h (relâche le 20), en arabe surtitré en français.

May He Rise and Smell the Fragrance Chorégraphie Ali Chahrour. Théâtre Benoît-XII, du 14 au 17 juillet, 15 h, en arabe surtitré en français.

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)

Conception et mise en scène Milo Rau. Gymnase du lycée Aubanel, du 7 au 14 juillet à 18 h (relâche le 11).

Mesdames, messieurs et le reste du monde Textes Ronan Chéneau, conception et mise en jeu David Bobée. Jardin de la bibliothèque Ceccano, du 7 au 21 juillet à 12 h (relâche les 8 et 15), entrée libre.

Romances inciertos – Un autre Orlando Conception François Chaignaud et Nino Laisné. Cloître des Célestins, du 7 au 14 juillet à 22 h (relâche le 10).

Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète Conception, texte et mise en scène Gurshad Shaheman. Gymnase du lycée Saint-Joseph, du 11 au 16 juillet à 15 h et 18 h (relâche le 13).

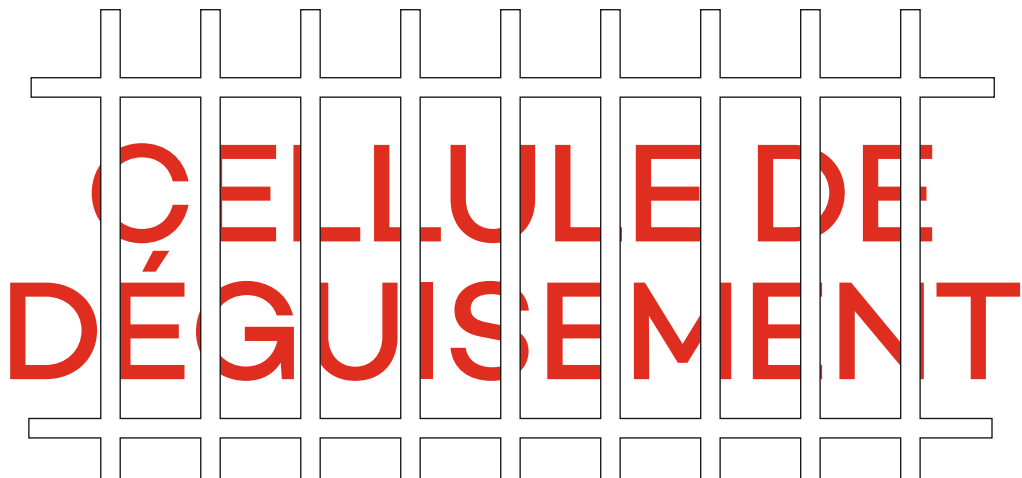
Trans (Més enllà) Conception et mise en scène Didier Ruiz. Gymnase du lycée Mistral, du 8 au 16 juillet à 22 h (relâche le 12), en français, catalan et castillan surtitré en français.

Reportage

Faire du théâtre en prison “hors les murs” est désormais possible.

Après *Prométhée enchaîné* et *Hamlet*, c'est **ANTIGONE** – et son attachement au respect de la dignité humaine – qui fait écho au vécu des détenus-acteurs. Répétitions, en présence d'Olivier Py, au centre pénitentiaire du Pontet.

texte Fabienne Arvers **photo** Olivier Amsellem pour Les Inrockuptibles



CELLULE DE
DÉGUISEMENT



Une vue
du centre
pénitentiaire
d'Avignon-
Le Pontet



Redwane

METTRE LE PIED EN PRISON N'EST PAS ANODIN, MÊME EN TANT QUE SIMPLE VISITEUR venu assister à une séance de répétitions d'*Antigone* (Sophocle) qu'Olivier Py prépare avec les détenus du centre pénitentiaire du Pontet. En juillet, le spectacle se jouera hors les murs lors du Festival d'Avignon. Mais le jour de notre venue, un gag préside à notre arrivée, la première porte à peine franchie. Au moment où l'on remet à la gardienne nos papiers d'identité, dans l'attente de la carte magnétique qui va nous permettre de circuler, un gardien s'inquiète car la porte ne se referme pas. Il appelle quelqu'un pour vérifier le mécanisme. Un caillou bloque la fermeture et l'un des visiteurs qui rentrait avec nous s'exclame : "C'est un comble, pour une prison, une porte qui ne ferme pas !"

L'humour de cette remarque recèle pourtant sa part de vérité : pour en arriver là où se trouve aujourd'hui Olivier Py avec ces détenus apprentis comédiens, il a fallu que l'administration pénitentiaire accepte de s'ouvrir au projet. "On est venu

**"J'ai été ébloui par l'écoute,
les mains posées sur les genoux,
ils n'ont pas bronché,
pas un murmure et, à la fin, debout,
ils ont acclamé leurs camarades"**

OLIVIER PY

en juin 2014 pour présenter le Festival. Le centre pénitentiaire avait déjà un programme de sorties culturelles. Les détenus m'ont dit qu'ils aimeraient qu'il y ait un atelier de pratique théâtrale au sein de la prison. En plus, ils ont été clairs sur le fait qu'ils voulaient que ce soit moi qui vienne faire l'atelier. J'y suis allé très à reculons parce que je trouvais ça très dur. C'est Véronique Mortaigne, attachée de direction du Festival, qui m'a convaincu. Le premier atelier qu'on a fait durait une semaine et je l'ai trouvé extrêmement déprimant. J'avais l'impression que c'était trop difficile à faire. Et puis, malgré tout, j'ai continué. Et Enzo Verdet m'a rejoint. C'est un acteur que j'avais rencontré lors d'un stage au Conservatoire d'Avignon, et à deux, j'ai trouvé ça plus facile. L'administration, je la sentais sur ses gardes et puis, à un moment, la chose a éclaté. C'est très étrange, tout s'est transformé. Et c'est devenu un moment de joie."

Bien qu'il s'agisse d'une prison pour hommes, on croise beaucoup de femmes ce jour-là, à commencer par la directrice, Fabienne Gontiers, qui nous emmène au quartier socio-éducatif. En chemin, elle nous montre les différents bâtiments, ceux de détention, le parloir et la circulation à ciel ouvert qui les relie. Son enthousiasme et son engagement contrecarrent tous les préjugés accolés à la figure d'un directeur de prison. Entre elle et Olivier Py, la connivence est totale, la reconnaissance du travail de l'autre pleine et entière. Dans le quartier socio-éducatif se trouvent la bibliothèque, le gymnase et les salles de classe – "la santé et l'école viennent en prison", précise-t-elle. Un gardien nous accueille et l'on apprend qu'il est aussi animateur en arts plastiques, détaché par l'Education nationale. C'est avec lui que les détenus ont réalisé une peinture qui orne le hall d'entrée.



Deux heures plus tard, quand on partira, il nous attend pour nous remettre une enveloppe avec des disques produits par son label, Unknown Pleasures Records, fondé en 2013. La double vie d'un gardien de prison : l'image en dit long sur l'ouverture d'esprit qui préside à l'expérience vécue ici par les détenus.

“Après la première représentation de Prométhée qu'on a faite dans la prison, par les détenus pour les détenus, puisque même les familles n'avaient pas le droit d'y assister, il s'est passé quelque chose, se souvient Olivier Py. J'ai été ébloui par l'écoute, les mains posées sur les genoux, ils n'ont pas bronché, pas un murmure et, à la fin, debout, ils ont acclamé leurs camarades. Une sorte de fierté de ce qu'on avait fait dans l'atelier était palpable, et avec le personnel surveillant et la direction de la prison s'est créé un lien très fort. Ils ont commencé à y croire. Ce qu'on faisait pouvait servir à quelque chose. Les choses se sont enchaînées, non sans difficultés, mais avec une progression, jusqu'à jouer Antigone à Paris, au mois de janvier au Théâtre Paris-Villette. Quelle folie ! A Avignon, on reprend Antigone qu'on a créée l'année dernière derrière les barreaux. En 2017, on avait joué Hamlet, qu'on avait créé l'année précédente, à l'extérieur. C'est le principe, ça donne deux années de préparation pour que l'atelier soit plus solide et, entretemps, on travaille sur une autre pièce. Cette année, on fait Antigone le mercredi et Les Perses le jeudi.”

Une organisation bien huilée malgré les aléas qui sont le quotidien du projet. En quatre ans, ce sont une cinquantaine de détenus qui ont suivi l'atelier théâtre. Mais chaque séance hebdomadaire réserve son lot d'imprévus et il faut faire avec.

Ce mercredi 16 mai, deux acteurs sont absents et non des moindres : Créon et Tirésias. Olivier Py et Enzo Verdet les remplacent pour donner la réplique à leurs partenaires de jeu. Une souplesse indispensable pour avancer malgré tout : *“Le principe de base, c'est qu'on accueille tout le monde dans l'atelier. Tous ceux qui ont envie de le faire. Ensuite, c'est toujours très complexe entre ceux qui abandonnent, ceux qui sont libérés. Et on ne sait rien quand on commence le travail ! Ils peuvent avoir un coup de fatigue, être en colère parce que quelque chose s'est mal passé ou qu'on leur interdit un parler. Ça peut aussi être une protestation ou des coups de grosse déprime. On en a eu qui ont voulu arrêter de jouer, mais qui sont restés à l'atelier. Et puis bien sûr, certains ont été des piliers militants. Donc, la distribution se fait comme on peut... Il y a enfin une nouvelle difficulté due au fait que nous ne pouvons travailler à l'extérieur qu'avec les permissionnables, quand les détenus sont arrivés à la moitié de leur peine. Et encore faut-il qu'ils l'aient cette permission culturelle. En ce moment, on travaille sur notre Antigone avec d'autres acteurs que ceux qui l'ont créée parce qu'ils ne peuvent pas sortir de prison.”*

Dans le gymnase, cinq participants sont déjà là, avec Enzo Verdet et une jeune femme, Lucie Morillas-Lopez, conseillère pénitentiaire d'insertion et de probation en charge des activités culturelles : théâtre, mais aussi arts plastiques, hip-hop. Un photographe nous accompagnant, on commence par un point concernant le droit à l'image. Certains détenus refusent d'être photographiés, et parfois ils veulent apparaître sous des prénoms qu'ils se sont choisis. Mais la répétition a déjà commencé : deux heures par séance, chaque minute compte. →

“Ça m’a piqué! J’aimerais continuer à en faire après la prison. Pour le moment, je prépare un BTS. Et je répète mon rôle en cellule, devant un miroir”

YOUSSEF

Quelques chaises et un matelas pour figurer l’emplacement de la dépouille du frère d’Antigone et c’est parti. Silence général.

Acte I, scène 1 : Youssef joue Antigone, et Christian sa sœur Ismène. Entre elles, le désaccord est absolu. Antigone veut enfreindre la loi de Créon qui ordonne de laisser son frère Polynice sans sépulture pour avoir levé une armée contre son frère Étéocle, qui refusait de lui céder le pouvoir comme l’avait ordonné leur père Œdipe avant sa mort. Ismène redoute de la voir désobéir à leur oncle Créon. Dans le rôle d’Antigone, Youssef est passionné, déterminé et dégage une douceur qui lui donne une puissance incroyable. Chaque parole résonne avec force. Derrière lui, Christian, la soixantaine virile, donne à Ismène, personnage plutôt falot, de la vigueur dans son discours et la scène devient un rapport d’affrontement où l’émotion se gagne par la conviction en des valeurs intangibles qui transcendent la loi du pouvoir.

Olivier Py laisse la scène aller à son terme et conclut : “Bravo, pour une première c’est super. On va se la refaire.” Assis dans un but à l’arrière du gymnase, concentré, la tête dans les mains, Redwane se prépare à entrer en scène pour jouer le garde annonçant à Créon qu’Antigone l’a défié et a recouvert son frère de poussière. “Quand on traîne les pieds, le plus court chemin devient une expédition”, profère-t-il, vivant à fond la douleur d’avoir le mauvais rôle, celui qu’on désigne comme coupable. “C’est formidable, c’est très clair dans la voix. Allez, on refait le quart d’heure écologique : L’espèce humaine qui épuise la Terre, la plus ancienne déesse...” Les scènes s’enchaînent, les absents sont remplacés par Olivier Py ou Enzo Verdet, jusqu’à la scène finale, la mort d’Antigone, debout sur une chaise, bras en croix, d’une absolue ferveur. Avant de partir, Youssef nous montre un livre, l’*Antigone* de Jean Anouilh, et nous confie sa passion pour le théâtre : “Ça m’a piqué! J’aimerais continuer à en faire après la prison. Pour le moment, je prépare un BTS. Et je répète mon rôle en cellule, devant un miroir.”

Outre le fait de répéter et de jouer une pièce, l’atelier théâtre a une incidence sur le rapport qu’entretiennent les détenus avec leur corps et avec les autres : “En prison, on ne se touche pas facilement, constate Olivier Py. J’ai réussi lentement à les convaincre de se toucher un peu, à rester immobile, mais pas trop. Ça aussi, c’est très difficile de rester immobile. Un détenu fait les cent pas. On a un corps qui n’arrête pas de tourner en rond. J’ai compris très vite que c’était impossible de mettre quelqu’un au sol. C’est un exploit quand on y arrive. Parce qu’il y a une volonté de rester droit, debout, de ne pas se salir. Le combat d’un détenu, c’est un combat de chaque heure pour sa dignité. Donc, c’est très difficile de toucher à des moments où le personnage perdrait sa dignité.

Ce combat pour la dignité est vital. La violence de la prison n’est pas que dans la privation de la liberté. A certains moments, elle peut aussi priver l’homme de son humanité. Et c’est là que la prison tue. Comme lorsque avoir fait de la prison devient une identité dans le regard des autres. On est un prisonnier, on n’est pas qui on est. Or, ce n’est pas une identité d’être détenu. Ils ont chacun une histoire ces garçons, et ils ne sont pas différents de nous tous, aucunement.”

Evoquant les grèves des gardiens de prisons à l’hiver 2017, Olivier Py regrette que le vrai problème de la surpopulation des prisons ait été écarté. “On n’est jamais allé en prison aussi facilement. C’est plus facile que d’organiser des peines alternatives. Le bon citoyen qui croit qu’il est différent des détenus ne se rend pas compte qu’il est séparé de la catastrophe de la prison par une feuille de papier à cigarette. Une conduite sans permis, un refus de payer la pension alimentaire, une bagarre dans un bar et c’est la vie qui dérape. C’est alors une peine courte, mais suffisamment longue pour tout détruire : ne plus avoir de boulot, ne plus avoir de copine... Après, la spirale infernale se met en route et le taux de récidive est considérable. Pour les garçons qui habitent dans les quartiers Nord de Marseille par exemple, la prison, c’est comme dans *Le Feu de l’oie*. Elle est forcément dans le parcours. C’est assez terrible. Avec la désocialisation, la perte d’emploi, d’avenir, de vie affective. Les Français ne sont absolument pas prêts à se poser la question de la vie carcérale. Les garçons avec qui je travaille, pour la très grande majorité, ne sont pas des bandits. C’est juste des gens qui sont nés dans le mauvais quartier. Ils ne sont pas essentiellement des personnes mauvaises, mais les conditions de vie qu’ils ont eues les ont poussés dans la case prison. Et quand on y a mis le pied, il devient difficile d’en sortir. Mais je n’ai pas du tout l’impression de faire du social, sinon je ne le ferais pas. C’était une de mes peurs quand je suis arrivé. Pour moi, il y a un enjeu artistique et les deux heures que je passe avec eux sont très fructueuses. Je médite sur l’acteur, le sens du théâtre, le rapport au texte, le sens politique des œuvres que je monte. C’est un geste artistique. Eux disent que ce qui leur plaît, c’est le théâtre, mais ce qu’ils découvrent, c’est bien plus. C’est la vie de l’esprit. Ils découvrent qu’elle n’est pas inaccessible, que ça ne dépend que d’eux et que quand on apprend à vivre avec des livres, on a déjà réussi sa vie.”

Alors même s’il goûte peu aux joies du ballon rond, Olivier Py ne cache pas sa joie d’entendre l’un d’eux nous dire au moment de nous quitter : “Faire du théâtre avec Olivier Py, c’est comme jouer au foot avec Zidane!” A l’approche de la Coupe du monde, le compliment prend tout son poids. ●

Antigone De Sophocle, adaptation et mise en scène Olivier Py. La Scierie, le 18 juillet à 15h, le 19 à 11h et 15h, le 20 à 11h.



Youssef, Olivier Py et Christian



Coulisses

LE THÉÂTRE D'IMAGES



Julien Gosselin adapte trois romans de Don DeLillo : **JOUEURS, MAO II, LES NOMS**. Au cœur de ce spectacle-fléuve, un sujet fort, le terrorisme, et l'occasion de rendre plus poreux encore les liens entre littérature contemporaine, théâtre et cinéma. Entretien, dans les coulisses de cette création d'un théâtre total, quelques semaines avant la première à Avignon.

texte et photo Bruno Deruisseau

EN CHOISSANT D'ADAPTER AU THÉÂTRE TROIS ROMANS DE DON DELILLO EN UN SPECTACLE DE HUIT HEURES, Julien Gosselin

poursuit le projet qui est le sien depuis *Les Particules élémentaires* : invoquer la postmodernité littéraire sur le plateau et proposer aux spectateurs une expérience du temps. Révélé il y a cinq ans lorsque son adaptation de Michel Houellebecq est sélectionnée au Festival d'Avignon avant de rassembler plus de 150 000 spectateurs en tournée, il enchaîne en s'emparant du pavé *2666* de l'auteur chilien Roberto Bolaño – un spectacle de douze heures sélectionné aussi à Avignon. Il présente ensuite *1993*, une forme plus courte en partenariat avec les étudiants du TNS et reposant cette fois sur un texte d'Aurélien Bellanger. Assez logiquement, son goût de l'adaptation d'une littérature contemporaine l'amène aujourd'hui chez un auteur américain : Don DeLillo. A l'instar de Bret Easton Ellis, cet écrivain n'a cessé de poser la question de l'angoisse de la mort, de la violence et de l'absence de sens inhérents à la société contemporaine. Mais plus que l'auteur d'*American Psycho*, il y a chez Don DeLillo une claire préoccupation pour le terrorisme ainsi qu'une profonde fascination pour le rapport entre l'image et le langage et donc pour le cinéma de Jean-Luc Godard. Autant de thématiques que nous retrouverons dans le nouveau spectacle du metteur en scène d'à peine 31 ans.

En prélevant dans l'œuvre de DeLillo trois romans sortis entre 1977 et 1991, *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, le spectacle couvrira, comme les autres pièces de Julien Gosselin, une large période historique. Car il y a chez lui une tentative d'embrasser l'histoire, d'additionner les époques pour comprendre le présent. S'affirme d'ailleurs une obsession numéraire chez lui : *2666*, *1993*, les années 70, 80, 90 et 2000, huit ou douze heures de spectacle, l'adaptation d'un roman de plus de 1 000 pages ou de trois romans à la fois, autant de manières de rendre compte d'un monde dominé par la codification du réel. Trois romans, trois périodes, mais une constante : le terrorisme, seule passerelle entre les trois œuvres. Julien Gosselin n'a pas essayé de suggérer



Le metteur
en scène
Julien Gosselin

une continuité narrative entre les trois parties de son spectacle qui s'étend donc cette fois sur huit heures. Mais contrairement à *2666* qui proposait des entractes nets, *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms* offre aux spectateurs d'entrer et de sortir quand ils veulent de la salle. Même lorsqu'ils seront sortis pour se restaurer ou boire un verre, les spectateurs pourront suivre ce qui se passe sur scène au moyen d'écrans disposés dans tous les espaces de La Fabrica. Les entractes seront remplacés par des formes courtes : miniconcert ou court récit (il est notamment prévu de rejouer la scène du train de *La Chinoise* de Godard).

L'omniprésence du cinéma est d'ailleurs l'autre caractéristique de ce nouveau spectacle du jeune metteur en scène. Plus que dans ses précédentes créations, l'esthétique du cinéma y entrera en conflit avec celle du théâtre. Si la fin de son précédent spectacle, *1993*, nous proposait un dispositif fait d'un écran sur lequel était projeté le plan-séquence tourné en direct dans une cage de verre située en dessous de l'écran, cette nouvelle pièce prolonge ce dispositif et remplace la paroi de verre par un véritable mur, soustrayant les acteurs à notre vue, ne réduisant leur présence qu'à une projection sur trois écrans diffusant les images tournées en direct. Si le mur finit par tomber, une partie du spectacle est l'expérience d'un cinéma live. Julien Gosselin en reprend d'ailleurs les codes, de l'effet de ralenti à un

générique parodique qui ouvrira *Joueurs*. Coupé du public, le plateau prend des airs de studio de cinéma. Découpé en plusieurs espaces, il ne cesse de se métamorphoser tout au long du spectacle.

En résidence à La Fabrica avec son équipe – ils sont réunis depuis leur sortie d'école il y a bientôt dix ans au sein de la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur –, ils s'attèlent à un travail d'une rare précision. Dépendant à la fois du petit appareil photo qui leur sert de caméra et des micros dont ils sont équipés, les comédiens et les techniciens se doivent d'appliquer une rigueur, de tenir une exigence monstrueuse sur une telle durée. Cet impressionnant dispositif est renforcé par des musiciens qui, installés au milieu de la scène, interpréteront en live la musique du spectacle. Chef d'orchestre d'une meute connectée par une osmose aussi démente qu'instinctive, Julien Gosselin a répondu à nos questions entre deux répétitions.

D'où vous vient cet attrait pour l'adaptation de romans contemporains ?

Julien Gosselin — J'ai été formé de manière assez classique. Mon rapport au théâtre est littéraire en réalité, comme la tradition du théâtre français depuis bien des années. Pourtant, j'entre souvent en conflit avec des metteurs en scène français qui pensent que la littérature est simplement un matériau qui va créer de l'incarnation chez l'acteur. →

J'ai plutôt tendance à penser qu'on peut arriver à trouver une zone dans le travail de l'acteur où, à la fois son travail d'incarnation existe et où la littérature agit de façon indépendante, et pas seulement comme un matériau à émotion. A présent, j'ai évolué vers un théâtre qui a une force visuelle et dont la littérature est un des éléments. Mais je veux la conserver à une place centrale. Dans des projets de l'ampleur des *Particules élémentaires* ou de *2666*, il faut trouver une base avec laquelle on peut vivre très longtemps. Quand je lis Bolaño, DeLillo ou Houellebecq, c'est tellement important pour moi que je sais que je vais pouvoir passer deux-trois ans avec eux, et les acteurs aussi. Et je trouve qu'en France et avec des gens comme Stanislas Nordey, cela vaut encore le coup de défendre un théâtre lié à la littérature contemporaine ou au cinéma. Le théâtre de répertoire classique est encore tellement majoritaire que défendre la place du contemporain est une vraie lutte. Et puis, on peut me dire ce qu'on veut, mais la crise de la sexualité au XX^e siècle que décrit Houellebecq, pardon, mais on ne peut pas la trouver chez Shakespeare ou Racine. La question de la possibilité du terrorisme, pardon, mais ce n'est pas non plus une notion millénaire. Je sais que certains metteurs en scène en verraient des amorces, mais j'ai d'autres choses à faire que tirer les gens par les cheveux pour artificiellement faire dialoguer une œuvre classique avec notre présent, alors qu'il y a des œuvres contemporaines géniales qui s'attaquent frontalement à ces questions.

Le théâtre de répertoire est aussi un théâtre qui appelle à prendre position sur l'œuvre mise en scène, ce qui était peu présent dans *Les Particules élémentaires*.

C'est vrai. Ce manque de distance avec le roman est une des seules critiques qui m'a intéressé à la sortie du spectacle. Je pense que je n'avais pas du tout la maturité nécessaire pour comprendre ça. Ma question principale était de savoir

comment mettre en scène ce roman. J'avais 26 ans et, avec la formation que j'avais reçue, ce rapport de postmodernité et de mise en crise de la fiction n'était pas assez affirmé chez moi. Ce n'est même pas une question de vision personnelle parce que, pour moi, le spectacle portait une vision personnelle à travers mes sensations par rapport aux textes. Mais il ne créait pas une crise de la représentation, il ne se posait pas la question métathéâtrale de savoir ce que c'était que de représenter ce roman. C'est le travail d'une vie cette chose-là. Je ne viens pas du théâtre de Jérôme Bel et, en même temps, il fait partie des artistes que j'admire le plus. Je dois donc apprendre ce degré de complexité supplémentaire. Au début, on veut simplement faire des spectacles qui ressemblent à des spectacles, car on ne sait pas en faire. Arriver au moment où ça ressemble à quelque chose représente déjà un travail énorme. Une fois qu'on peut considérer qu'on sait mettre en scène des choses, se pose de fait une question de crise dans laquelle je suis rentré il y a maintenant quelques années.

Cette crise de la représentation revêt ici la forme d'une mise en tension entre cinéma, littérature et théâtre qui prend, avec l'apparition de ce mur entre le public et la scène, une dimension jusqu'au-boutiste.

Oui, c'est très différent d'utiliser une caméra lorsque le plateau reste visible ou de dresser un mur entre le plateau et le public. Le théâtre gagne quand on voit le dispositif. Là, le théâtre ne peut pas gagner. Le cinéma produit de la mort alors que le théâtre est un art de la vie total. Même lorsqu'il est fait en direct comme ici, voir quelque chose qu'on pourrait voir par nous-mêmes mais qui passe par un filtre crée une forme de nostalgie, de sentiment de quelque chose qui est perdu, mort. Cette sensation m'intéresse beaucoup. Avec ce mur, il faut vraiment que je pense comme un réalisateur de cinéma, ce qui ne m'est jamais arrivé. Ce n'est pas du tout

la même logique de construction, il faut savoir gérer le microscopique propre au cinéma. La solitude d'un personnage au cinéma c'est un plan qui dure une seconde de trop. Mais l'utilisation de caméra au théâtre est tellement massive – Castorf l'a inventée il y a vingt ans, Ivo Van Hove le fait très bien aujourd'hui – que je pense qu'elle va disparaître rapidement, y compris chez moi. Quand j'entends dire que les gens en ont marre des caméras au théâtre, j'ai envie de pousser la chose en empêchant le public de voir les acteurs. C'est de la provocation pure, mais j'en ai besoin. La question de l'absence au plateau, que ce soit des décors ou du corps des acteurs, m'intéresse. Et j'ai l'intention de continuer de radicaliser ces formes-là.

Pourquoi avoir choisi Don DeLillo ?

J'aime que ses histoires aient l'air de raconter quelque chose de très différent de leur véritable sujet. Par exemple, dans *Joueurs*, il y a du terrorisme partout, mais en fait ça parle de gens qui ne s'aiment plus et de l'ennui, c'est tout. Ça ne me déplaît d'ailleurs pas que le spectacle soit annoncé comme un spectacle sur le terrorisme, parce que comme ça il y aura une joyeuse déception. Et puis, j'ai toujours fait un théâtre de force, d'appui sur le spectateur. Même au niveau du son, c'est encore le cas ici. Je veux mettre la tête du spectateur contre un mur. Chez DeLillo, cette force est présente à travers la solitude assez déchirante des personnages. Pourtant, cette solitude est quasiment imperceptible, elle flotte dans l'air plus qu'elle ne se dit. En développant la pratique de la vidéo dans mes spectacles, je me suis dit qu'on avait aujourd'hui les armes pour mettre en scène au théâtre une littérature dont l'enjeu soit moins une mise en scène de la parole clamée avec force qu'une mise en scène de l'intime, de l'imperceptible comme chez DeLillo. Je sentais que notre compagnie avait l'expérience de mise en scène et de jeu pour porter ça au plateau.

On retrouve aussi chez DeLillo cette incapacité du corps à accéder à la jouissance. Or, j'ai le sentiment que l'Histoire comme entrave à la capacité de jouissance de la jeunesse est quelque chose qui était déjà présent dans vos autres spectacles.

Oui, c'est assez juste. J'ai l'impression →

“On peut me dire ce qu'on veut, mais la crise de la sexualité au XX^e siècle que décrit Houellebecq, pardon, mais on ne peut pas la trouver chez Shakespeare ou Racine”

JULIEN GOSSÉLIN



de faire un théâtre triste, qui pose la question de l'usage du corps dans la société contemporaine, comme Vincent Macaigne ou Yann Gonzalez. Quand je vois les spectacles de Vincent Macaigne, j'ai l'impression que les fêtes dont il parle sont perdues. Même lorsque je vois des gens se rendre aux plus grandes fêtes qu'il pourrait y avoir aujourd'hui, j'ai l'impression qu'ils mesurent la dose de tristesse, de deuil presque, qui les accompagne. Ce n'est pas un hasard si de nombreux films traitent aujourd'hui de la fête dans les années 1980, d'un moment où on pouvait la faire sans se poser la question du sida ou du terrorisme. Je ne sais pas si c'est pour la célébrer ou pour dire que c'est quelque chose de perdu. Dit autrement, je ne sais pas si ça participe d'une dimension réactionnaire ou progressiste. C'est la même chose en musique.

Je suis d'accord avec Olivier Lamm quand il parle d'une sensation de revival continu. Je me demande s'il n'y a pas aussi une dimension réactionnaire dans cette musique qui ne réfléchit plus le présent mais se cherche exclusivement dans les beautés du passé. La nostalgie est ce qui me parle le plus. J'aimerais qu'elle soit plus questionnée, et pas seulement livrée soit à Finkielkraut, soit à de jeunes groupes de pop française vintage,

que j'aime bien par ailleurs. Ils partagent une recherche extrêmement précise et pointilleuse de quelque chose qui est perdu, qui est loin. D'ailleurs, quand Christine And The Queens chante *Paradis perdu*, le titre n'a rien d'anodin, c'est évident. A titre personnel, je n'ai pas l'impression de célébrer un paradis perdu. Je suis d'accord avec Houellebecq là-dessus. Je pense que toute fête proposent sa dose de tristesse. Il dit que si on n'y va pas pour baiser, ça ne sert à rien d'aller faire la fête, je suis plutôt d'accord avec ça. Dans la seconde partie de *1993*, et avec cette fête d'étudiants Erasmus qui dégénère, je voulais montrer comment la fête peut se changer en quelque chose de mortifère, comment les corps passent de la jouissance maximale à la violence maximale. Je sens un malaise lié au corps et à la jeunesse. C'est quelque chose qui sera toujours présent dans mes spectacles, je pense.

***Les Particules élémentaires* durait quatre heures, 2666 s'étalait sur douze heures tandis que *Joueurs, Mao II, Les Noms* devrait faire huit heures, pourquoi de telles durées ?**

J'ai envie de durée. Quand je lis un livre et qu'un texto ou une notification Facebook m'en détourne ou quand

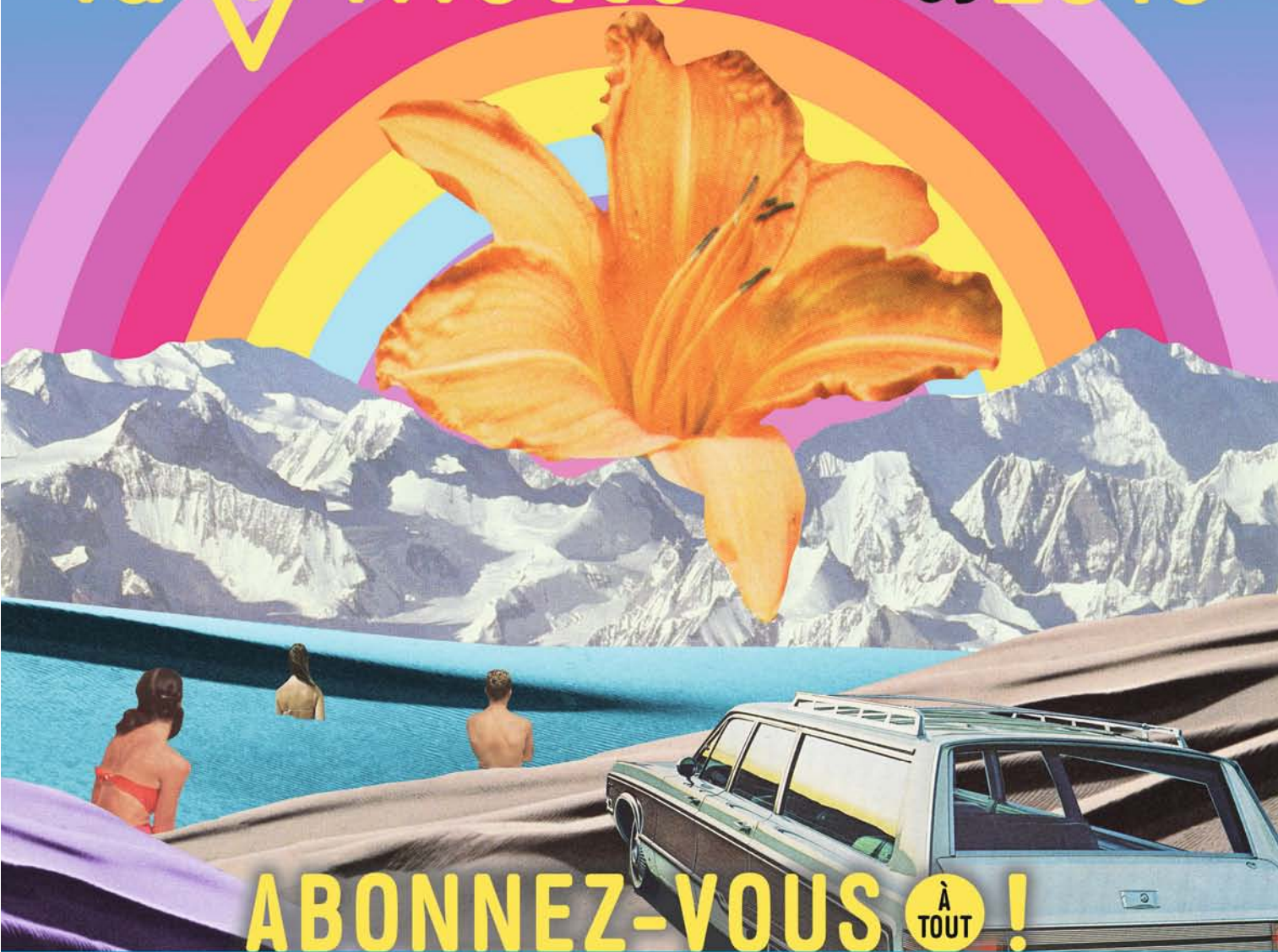
je regarde une série et que je mets pause pour aller me chercher une bière, j'aimerais qu'on me force à résister à ces distractions. En tant que spectateur, j'ai envie de ça au théâtre. C'est une violence exercée, c'est sûr, mais c'est aussi une chance immense qu'offre le théâtre. Le problème des représentations courtes est leur conditionnement à des schémas de structure qui m'usent. Là, on peut commencer le spectacle par une demi-heure de pur théâtre à la face. Cette demi-heure serait intenable dans un spectacle d'une heure et demie. La durée offre la radicalité. Mon rêve en tant qu'artiste est aussi que les gens puissent avoir un moment de vie à l'intérieur de ce que je produis. Je continuerai à faire des spectacles longs. Et aussi à travailler avec ce collectif. On se connaît parfaitement – ce qui nous permet d'atteindre ce niveau de précision et d'ampleur. Il n'y a que ça qui m'intéresse. Je vais d'ailleurs créer un lieu indépendant. Je ne veux pas prendre la direction d'un théâtre, mais nous allons ouvrir un théâtre et un lieu de travail à Calais, sur le port. Je le fais car je veux travailler toute ma vie avec ces gens. ●

Joueurs, Mao II, Les Noms D'après Don DeLillo, adaptation et mise en scène Julien Gosselin. La Fabrica, du 7 au 13 juillet à 15h (relâche le 10).



la  villette

SAISON 2018
2019



ABONNEZ-VOUS  **!**

JAN FABRE • SASHA WALTZ • THOMAS JOLLY • SATOSHI MIYAGI
CIRQUE PLUME • MOURAD MERZOUKI • SIDI LARBI CHERKAOUI
IVO VAN HOVE • ANNE TERESA DE KEERSMAEKER • AKOREACRO
TANZTHEATER WUPPERTAL PINA BAUSCH / DIMITRIS PAPAIOANNOU
FC BERGMAN • CHARLES BERLING • DADA MASILO ● ● ●

01 40 03 75 75 • lavillette.com

Ivo Van Hove, Tanztheater Wuppertal Pina Bausch / Dimitris Papaioannou avec le Théâtre de la Ville - Anne Teresa de Keersmaeker avec le Théâtre de la Ville et le Festival d'Automne à Paris - Satoshi Miyagi en coréalisation avec The Japan Foundation, dans le cadre de Japonismes 2018 : les âmes en résonance

Entretien

Invité avec deux spectacles, la reprise de *36 avenue Georges-Mandel* et la création de *Canzone per Ornella*, le chorégraphe et danseur allemand **RAIMUND HOGHE** sonde à sa manière les maux de notre époque et son histoire personnelle.

texte Jean-Marc Lalanne et Philippe Noisette **photo** Renaud Monfourny

“TOUT EST, CONNECTÉ AVEC TOUT”

DANS LA BLANCHEUR IMMACULÉE D'UN STUDIO DE LA MÉNAGERIE DE VERRE, À PARIS, Raimund Hoghe répète ce jour-là avec Ornella Balestra et Luca Giacomo Schulte. Un rituel où la voix chantée habille le moindre geste. Après les années Pina Bausch, dont il sera le dramaturge, Raimund Hoghe jettera son corps dans la bataille, comme il aime à le dire, citant Pasolini. L'Allemand impose une grammaire du mouvement toute de poésie et, parfois, de douleur. *Young People, Old Voices, Le Sacre du printemps* ou *Swan Lake* marquent les esprits. Avec *Meinwärts*, il se met à nu dans un acte de délivrance. Le “petit bossu” est devenu un artiste majeur des scènes européennes. Avignon, qui le révéla en France en 1993, l'invite à nouveau.

Dans *36, avenue Georges-Mandel*, le fantôme de La Callas rôde tandis que les textes de Pier Paolo Pasolini bercent *Canzone per Ornella*.

Vous êtes né à Wuppertal, à la fin des années 1940. Quel souvenir gardez-vous de cette enfance dans l'Allemagne d'après-guerre?

Raimund Hoghe — Mon enfance a été très heureuse. J'ai grandi avec ma mère. C'était une femme très forte. Elle n'était pas mariée à mon père, qui était beaucoup plus jeune qu'elle. Leur relation était très mal acceptée par la société. Elle allait beaucoup au théâtre, était très curieuse. Mon grand-père s'est aussi occupé de moi. Il allait presque tous les jours au cinéma et

m'y emmenait très souvent. J'allais voir les films populaires hollywoodiens, allemands. J'adorais les films italiens, car pour un enfant allemand, le cadre de vie de l'Italie était un rêve absolu. Wuppertal était une ville un peu triste, pas très jolie. Ma mère n'avait pas beaucoup d'argent. Elle était couturière. Elle travaillait à la maison et pouvait s'occuper de moi toute la journée. J'avais une grande sœur d'un autre père. Ce n'était pas une famille conventionnelle, surtout pour l'époque.

La musique comptait également?

Oui. Enfant, j'ai découvert la chanson française. J'adorais Piaf. Et Juliette Gréco, que je suis allé voir en concert à Wuppertal. →





La Pudeur ou l'Impudeur (1992, à gauche) et *Le Décaméron* (1971). Hervé Guibert et Pier Paolo Pasolini : deux inspirations majeures de Raimund Hoghe

Votre premier travail était celui de journaliste. Comment l'êtes-vous devenu ?

Quand j'étais enfant, je me souviens que j'allais dans des camps d'été à la mer. Un jour, quand j'avais 10 ans, un autre enfant m'a demandé ce que je voulais faire plus tard. Et je me suis surpris à lui répondre "journaliste". Personne dans ma famille n'approchait de près ou de loin ce milieu. Mais j'étais passionné par l'observation des gens. J'avais envie de les écouter, de les décrire. Pourtant, je n'avais pas de goût particulier pour l'écriture. Je me suis mis à écrire en devenant journaliste. L'impulsion a vraiment été mon envie de faire des portraits, ce que j'ai fait pour le quotidien *Die Zeit*. Des gens célèbres, mais aussi des anonymes. Je suis devenu reporter culturel, j'ai écrit sur l'art, les expositions... Et les minorités. J'ai beaucoup écrit sur l'épidémie du sida. J'ai fait, plus tard, de longs portraits de Pier Paolo Pasolini ou Hervé Guibert, sans jamais les rencontrer. Guibert, j'ai failli le rencontrer, malheureusement il est mort avant.

Combien de temps avez-vous travaillé pour *Die Zeit* ?

Près de dix ans. J'écrivais pour un magazine de théâtre aussi. Quand j'ai rencontré Pina Bausch, j'écrivais encore à *Die Zeit*.

Vous viviez encore à Wuppertal ?

Non, je me suis installé en 1973 à Düsseldorf. La vie culturelle y était très intense et *Die Zeit* m'a demandé d'être leur reporter local. C'est à Düsseldorf, en 1978, que j'ai rencontré pour la première fois Pina. Je l'ai interviewée au moment de *Barbe-Bleue* pour mon magazine théâtral.

Comment cette interview de Pina Bausch a-t-elle été le prélude à une longue collaboration ?

Nous nous sommes découvert

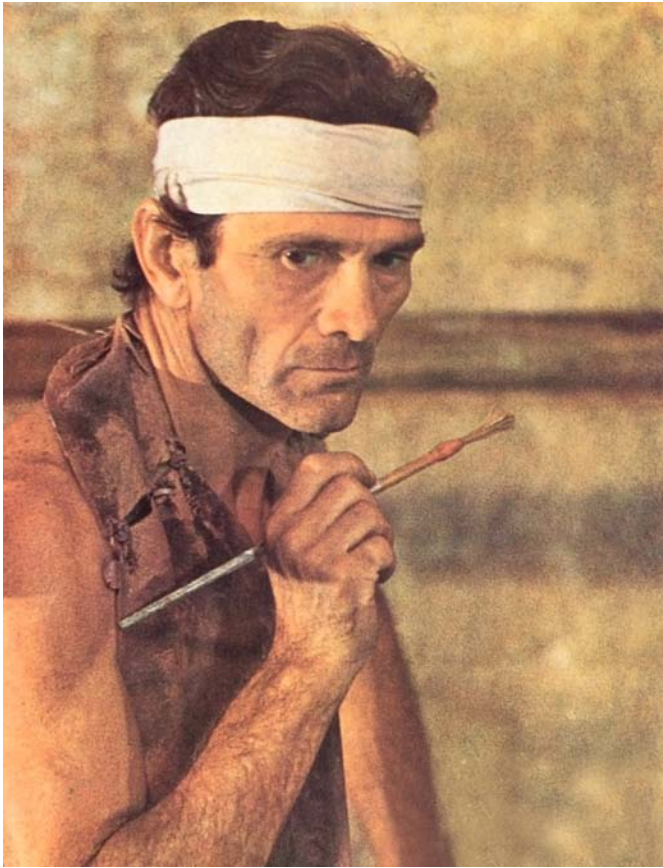
de très nombreux intérêts en commun. Elle a beaucoup aimé mon article et m'a commandé un nouveau texte pour le programme de son spectacle suivant, *La Légende de la chasteté*. Nous sommes devenus de plus en plus proches. Elle m'a proposé de l'aider. Je réunissais la documentation nécessaire à la conception des spectacles, je prenais des notes pendant les répétitions, je trouvais des musiques, comme telle version rare d'*Over the Rainbow* par Judy Garland.

As-tu découvert à ce moment que tu voulais aussi devenir chorégraphe ?

Non, pas du tout. C'est venu très lentement. J'étais très proche d'un danseur qui s'appelait Mark Siczekarek. Il a quitté la compagnie de Pina pour créer une pièce et m'a demandé à son tour de l'aider. Peu à peu, il m'est apparu

“Je fais des choses sur scène que je ne demanderais pas à un danseur. Comme apparaître nu. Ce courage m'a été transmis par Guibert et Pasolini”

RAIMUND HOGHE



PEA

que je pouvais poursuivre sur scène ce que je faisais pour *Die Zeit* : des portraits. Lorsque je travaille avec Ornella, d'une certaine façon, je fais son portrait. J'aime attraper quelque chose de la personnalité des danseurs et en faire une pièce.

Vous avez le goût du portrait, mais aussi de l'autportrait, car vous avez commencé à apparaître sur scène et y raconter votre histoire.

Je fais des choses sur scène que je ne demanderais pas à un danseur. Comme apparaître nu. Ce courage m'a été transmis par Guibert et Pasolini. J'ai été frappé par le film de Guibert, *La Pudeur ou l'Impudeur*, où il met en scène de façon très frontale son corps affaibli et malade. A la fin de sa vie, Pasolini a réalisé un autoportrait nu et son corps n'était plus en très grande forme. Ces images m'ont communiqué la force de me montrer nu sur scène.

Qu'as-tu ressenti quand tu as accompli ce geste de te montrer nu sur scène ?

Ça a été plus qu'un accomplissement ou une libération : cela a été une naissance. Mais aussi j'ai pensé que mon corps était le bon outil pour parler de certains

traits de l'histoire allemande, le nazisme, le néonazisme ou encore l'épidémie du sida.

L'histoire du nazisme, encore toute proche, était très présente dans votre enfance ?

Ah non, pas du tout. C'était complètement tabou. Personne n'en parlait. J'ai pris la mesure de ce qui s'était passé à l'adolescence.

Avez-vous eu un retour de Pina Bausch sur vos premiers spectacles ?

Pina n'a jamais vu mon travail. Elle ne s'est jamais intéressée à ce que faisaient les gens quand ils la quittaient.

C'est douloureux pour vous ?

Non, pas du tout. J'en suis désolé pour elle. Moi, je m'intéresse beaucoup à ce que font de leur côté les gens avec qui je travaille.

Vous vous envisagez comme un chorégraphe, un performeur ou un directeur artistique ?

Je ne m'envisage pas par rapport à ces étiquettes. La question ne m'intéresse pas. Mon travail recoupe plusieurs disciplines. →

QUAI ANGERS

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
ANGERS PAYS DE LA LOIRE
DIRECTION FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

CRÉATIONS
PRODUCTIONS

18
19

**DANS LA LUGE
D'ARTHUR
SCHOPENHAUER**
YASMINA REZA
FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

RETOURS
PRÉCÉDÉ DE

LE PÈRE DE L'ENFANT DE LA MÈRE
FREDRIK BRATTBERG
FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

PRÉLUDE À LA FUGUE
SYLVAIN TESSON / JULIEN BARRET
PIERRE-MARIE BRAYE-WEPPE

IPHIGÉNIE
JEAN RACINE
CHLOÉ DABERT

OPENING NIGHT
CYRIL TESTE
JOHN CROMWELL
JOHN CASSAVETES

PRÉMIÈRES
TEMPS FORT JEUNE CRÉATION

QUAI
ANGERS



On m'a souvent approché, par exemple, pour intervenir dans le cadre du travail autour du handicap et je ne le souhaite pas. Ce n'est pas un projet qui me parle. Le handicap, l'âge, l'orientation sexuelle ne doivent pas constituer des catégories. C'est pour ça que j'aime tant Pasolini. Il ne cloisonne pas.

Pasolini a été plus important pour vous que Fassbinder ?

Oui, mais Fassbinder a beaucoup compté aussi. Le nouveau cinéma allemand des années 1970 a été important pour moi. J'ai beaucoup écrit sur le cinéma de Werner Schroeter. Et je l'ai bien connu. Il a vécu plusieurs années à Düsseldorf. Nous partagions des passions : pour les voix, pour la musique classique. Il a monté beaucoup d'opéras et de mises en scène de théâtre pour gagner l'argent qui lui permettrait de faire ses films. Mais son travail pour la scène était plus conventionnel que son cinéma. J'avais aimé pourtant sa *Mademoiselle Julie* avec Ingrid Caven. J'ai aimé les premiers films de Wim Wenders, *Alice dans les villes*, *Au fil du temps*, mais à partir de *Paris, Texas*, je me suis désintéressé de son travail. Je n'ai même pas vu son film sur Pina. En revanche, Fassbinder a réalisé un documentaire sur un festival de Cologne où apparaîssent Pina, *Théâtre en transe*, qui est vraiment très bon. Pour moi, Fassbinder est quand même le plus fort. Il avait une personnalité exceptionnelle. Il a fait tellement de choses en si peu de temps.

Dans votre nouveau spectacle, on entend la voix de Pasolini. Et dans 36, avenue Georges-Mandel, on entend celle de Maria Callas, qui a justement joué pour lui, dans Médée.

Oui, tout est connecté avec tout. Les images, les voix. J'utilise aussi des musiques des films de Pasolini, de *Mamma Roma* par exemple.

Parlez-nous de l'économie dans laquelle vous créez vos spectacles.

Pina Bausch a pu présenter ses créations à ses débuts alors même que les salles étaient presque vides, avec des gens qui partaient durant les représentations. Cela a duré quatre ou cinq ans, mais elle avait le soutien du directeur de l'opéra. Le succès est arrivé plus tard, notamment par cette reconnaissance venue de France. Mais durant toute cette période à Wuppertal, elle a eu le temps de développer son art.

Mon économie est assez simple : je n'ai pas de structure, mais je reçois depuis quelques années des aides en Allemagne. Je dois juste créer une nouvelle pièce chaque année. Il y a des projets qui viennent de l'extérieur comme cette reprise de *Young People*, *OldVoices* avec des jeunes danseurs au Portugal. Ils sont incroyablement doués. J'ai auditionné des interprètes, ils n'avaient jamais entendu cette musique : Jacques Brel, Bette Davis, Léo Ferré ou Dean Martin. Mais ils ont tout de suite connecté avec ces airs, ces voix. La qualité de ces chansons a fait

le reste. Et s'ils ne connaissaient pas vraiment mon travail, je sais qu'ils ont des désirs. Mes sources d'inspiration sont là. J'ai une anecdote à propos de cette aventure : j'ai invité les gens de l'hôtel où nous étions à venir voir la pièce. Ce n'est pas ce qu'ils ont l'habitude de voir, je crois. Pourtant, ils sont rentrés dans cette création. L'art, ce n'est pas toujours, pas seulement, une question d'éducation. C'est aussi une affaire de sensibilité.

Votre sensibilité vous porte plutôt vers des créations du passé, non ?

Quand j'étais jeune, j'avais participé au concours d'un magazine. Il s'agissait d'écrire son rêve. Le mien était d'assister à l'Eurovision. J'ai gagné et me suis donc retrouvé à Vienne, pour la finale. C'est l'année où Sandie Shaw l'a remportée avec *Puppet on a String*, en 1967. Je regarde encore parfois cette manifestation. Aujourd'hui, vous pouvez dire ce que portait le vainqueur, mais pas ce qu'il ou elle chante !

Vous regardez encore le concours de l'Eurovision ?

J'essaie, oui. Mais je n'y arrive pas toujours. Ça devient trop difficile. *(rires)*

Quand Conchita Wurst a gagné, cela ne vous a pas intéressé ?

Pas particulièrement, mais Conchita Wurst c'était déjà il y a dix ans. Maintenant, c'est devenu vraiment très ennuyeux.



Songs for Takashi (2015), avec le danseur Takashi Ueno

Rosa-Frank.com



Swan Lake - 4 Acts (2005), avec Ornella Balestra

Quel rapport entretenez-vous avec le temps qui passe ?

Chez Pina Bausch, les danseurs pouvaient passer trente ans avec les mêmes rôles. Je ne peux pas imaginer cela avec mes pièces. Mais j'espère performer encore longtemps moi-même. Comme Charles Aznavour ou le danseur de butô Kazuo Ohno. Mais il faut apprendre à faire avec le temps. Les gens ont peur de vieillir. Il y a cette volonté de rester jeune à tout prix en portant le bon jean, le T-shirt cool. Cette peur, c'est comme une maladie. Et la peur tue l'amour. Moi, j'aime les gens comme Marie-Thérèse (*Allier, directrice de la Ménagerie de Verre, à Paris - ndlr*), à laquelle j'ai consacré un film. Ou cette voisine à Düsseldorf qui a plus de 90 ans et descend chaque jour dans sa boutique. Je pourrais faire un film avec elle aussi. La jeunesse est dans la tête (*dit en français - ndlr*).

Pouvez-vous nous parler de votre interprète, Ornella Balestra, qui vient de la danse classique et a travaillé avec Maurice Béjart ?

Nous avons fait déjà beaucoup de spectacles ensemble. *Si je meurs laissez le balcon ouvert, Swan Lake - 4 Acts, La Valse, Quartet, Boléro Variations*. Et pour Avignon cet été, *Canzone per Ornella*. Je n'ai presque rien à faire, elle porte avec elle tous les rôles qu'elle a interprétés. Toute sa vie affleure sur scène.

Avez-vous besoin de nouer un lien privilégié, intime, avec vos interprètes ?

Pas vraiment. Avec Ornella, nous avons fait six pièces ensemble. C'est bien. Mais je ne dirais pas que nous sommes intimes. Nous vivons dans des pays différents. Je n'ai pas besoin d'avoir une certaine relation, une certaine proximité avec mes danseurs. On doit s'accepter, c'est tout. Même si en tournée on se retrouve très proches les uns des autres, je ne dirais pas que mes danseurs sont mes amis. Je me souviens qu'au Tanztheater de Wuppertal des couples ont commencé à se former. Il y en avait de plus en plus. Pina n'aimait pas trop cela. Elle n'arrivait pas à comprendre que les relations de travail se prolongent en relation de couples.

Quelle est votre méthode de travail ? Tout est écrit à l'avance ?

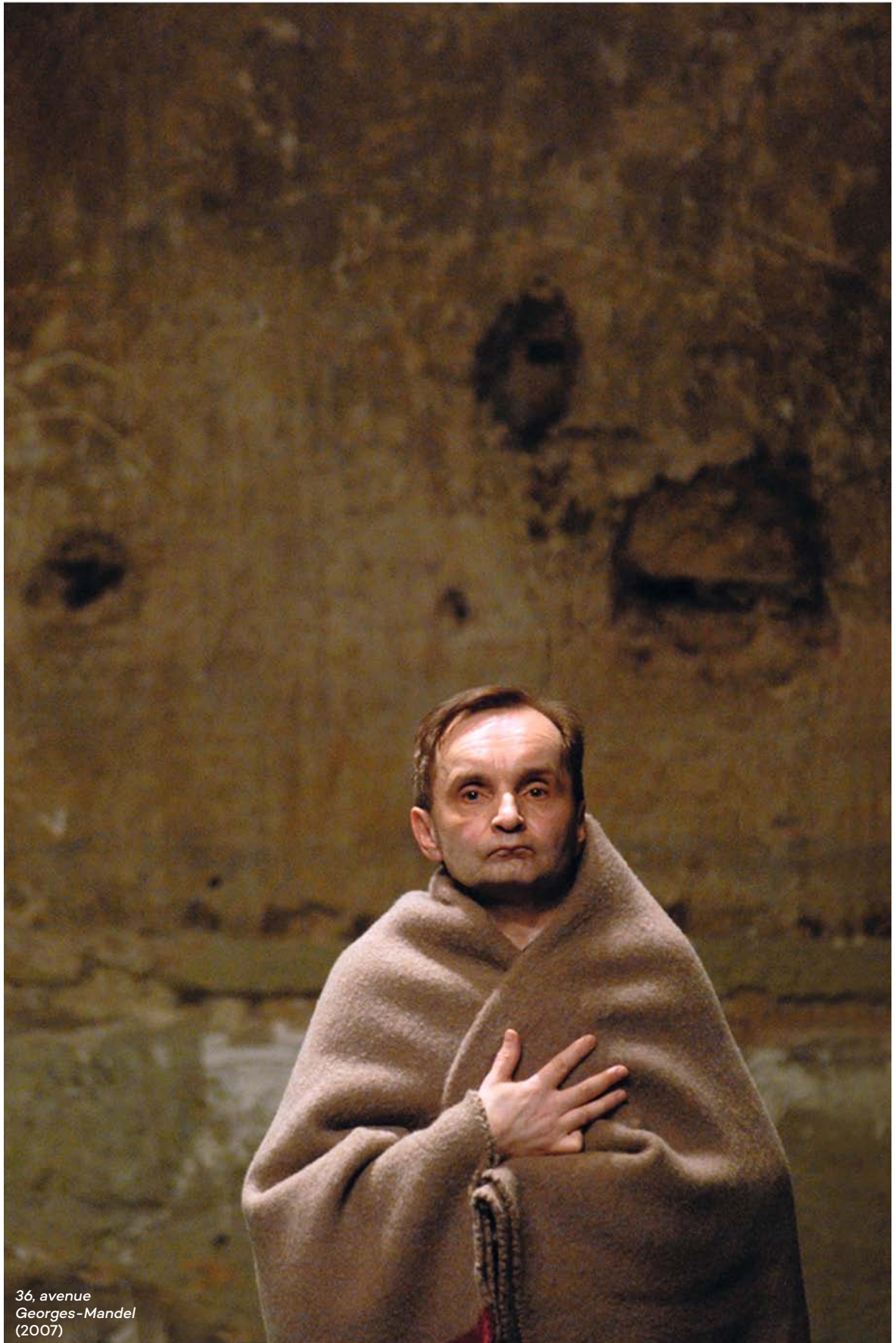
J'écris chaque jour ce l'on fait, mais il n'y a pas de plan. Je travaille par strates. La scénographie vient parfois avec la musique, en essayant différents morceaux. Cela n'est pas si loin de la "méthode" qu'utilisait Pina. Sauf que je ne pose pas de questions à mes interprètes comme elle le faisait (*contrairement à ce que beaucoup pensent, Pina Bausch ne travaillait pas à partir d'improvisations mais de questions auxquelles les danseurs apportaient des réponses - ndlr*). C'est étrange car je répète ici, à La Ménagerie, il y a ces murs blancs. A Avignon, nous serons dans le cloître des Célestins, avec des arbres, en plein air. Je n'arrête pas d'y penser. Penser au Festival d'Avignon est émouvant pour moi, car j'y ai fait mes débuts en France (*Verdi Prati, en 1993 - ndlr*). La France a beaucoup contribué à ma reconnaissance, avec Montpellier danse et le Festival d'Automne.

J'ai lu que vous aviez dit un jour : "Mon corps est un paysage". Qu'est-ce que cela signifie ?

Que tous les paysages sont différents. Et comme les paysages, chaque corps est différent. Il y en a des beaux, des laids, des plats, des montagneux. Il faut l'accepter et s'accepter. La diversité est essentielle. Et cette obsession pour la diversité résonne sûrement avec le trauma que constitue l'histoire de l'Allemagne. →

"Mon corps est le bon outil pour parler de certains traits de l'histoire allemande – le nazisme, le néonazisme – ou encore l'épidémie du sida"

RAIMUND HOGHE



Rosa-Frank.com

36, avenue
Georges-Mandel
(2007)

“Je suis surpris du silence de beaucoup d’artistes (...) Les jolis costumes sur scène, cela ne m’intéresse pas. Tu dois dire quelque chose, laisser quelque chose. L’art doit faire avec le politique”

RAIMUND HOGHE

Le retour dans de nombreux pays d’Europe de l’extrême droite au pouvoir vous effraie ?

Je suis vigilant sur ce retour des extrêmes en Allemagne, même si ce n’est pas le pays le plus exposé aujourd’hui. Toute une partie de l’Europe est en train de basculer. Quant à Trump aux Etats-Unis, je ne peux pas encore y croire. La Chancelière Merkel a eu cette intelligence d’utiliser l’imaginaire chrétien au moment de la crise en Allemagne avec ces milliers de réfugiés acceptés – “Si tu vas à l’église, comment peux-tu laisser mettre à la porte ces réfugiés?”. J’ai donné une nouvelle version de *Lettere amorose*, 1999-2017. A l’époque de *Lettere amorose*, en 1999, il y avait l’histoire de ces deux jeunes Africains retrouvés morts : ils s’étaient cachés sous l’aile d’un avion en espérant gagner l’Europe. On avait retrouvé une lettre où ils parlaient de leur départ, de leur désir d’Europe. En 2017, la situation s’est plutôt aggravée pour les migrants ; j’ai ressenti le besoin de refaire cette pièce. On a fait en sorte d’inviter de jeunes réfugiés aux représentations. Je suis surpris du silence de beaucoup d’artistes justement. Les artistes ont des responsabilités. Pour ma part, je ne peux pas fermer les yeux. Et je ne comprends pas ceux qui les ferment. On doit rester en alerte. Les jolis costumes sur scène, cela ne m’intéresse pas. Tu dois dire quelque chose, laisser quelque chose. L’art doit faire avec le politique. A l’époque où j’écrivais pour *Die Zeit*, je me souviens que l’on pouvait trouver une pleine page sur Peter Handke à côté d’un portrait sur un malade du sida.

Il y a un motif qu’on retrouve dans bon nombre de vos spectacles : la couverture dont vous vous couvrez.

C’est vrai. Elle renvoie pour moi

à différentes choses. On peut penser aux sans-abri qui se protègent du froid dans la rue avec une couverture. Ou aux réfugiés. Mais on peut aussi y voir une référence à Joseph Beuys. C’est selon. Il y a aussi une piste biographique. Ma mère travaillait dans une boutique de tissus, je touchais les matières. Cela doit aussi à voir avec cela.

Si on observe votre œuvre dans son ensemble, on peut y repérer un système. Il tient à votre usage de la musique, votre façon d’intégrer les œuvres d’autres artistes, la manière dont vous vous représentez sur scène. Que pouvez-vous opposer à quelqu’un qui vous dirait que vous faites toujours la même chose ?

Ah, mais c’est ok pour moi. Ce n’est pas tellement mon problème qu’une personne pense ça. Je fais ce qui m’intéresse le plus et je suis touché s’il y a des gens que ça intéresse aussi. Mais le public n’existe pas en tant que tel pour moi. Il y a autant de spectateurs que de personnes présentes dans la salle, c’est-à-dire qu’ils sont tous différents. Tchekhov disait que le plus important ce n’est pas d’écrire bien, mais plutôt d’aller à l’essentiel, de gagner en simplicité. Je m’intéresse avant tout aux gens, à l’humain. Pas à avoir le plus beau décor, les plus belles lumières. Je n’ai pas besoin de cela, juste de dépouillement. Je n’enseigne pas souvent. Mais ce que je peux donner comme conseil, c’est de rechercher sa vérité, sa voix, ce que l’on ressent. Parfois, on est dans la compétition, dans la copie. Alors que l’art doit tout simplement vous aider à survivre. ●

36, avenue Georges-Mandel du 17 au 19 juillet à 21h30 ;
Canzone per Ornella du 22 au 24 juillet à 21h30. Au cloître des Célestins.



Saison 18/19

DANSE / THÉÂTRE / MUSIQUE / POUR LA JEUNESSE

Kabuki • Jann Gallois / Kader Attou / Tokyo Gegegay • Saburo Teshigawara • Hideki Noda • Rocío Molina / Silvia Pérez Cruz • Batsheva Dance Company • Batsheva – The Young Ensemble • Compagnie Blanca Li • Béatrice Massin / Pierre Rigal • Noé Soulier • Alain Platel / Fabrizio Cassol • Lia Rodrigues • Annabelle Bonnéry / Serge Kakudji • Veillée de l’humanité • Rachid Ouramdane • François Chaignaud / Nino Laisné • Thomas Guerry • Emanuel Gat • Abou Lagraa • CCN – Ballet de Lorraine • Alban Richard / Arnaud Rebotini • GöteborgsOperans Danskompani / Damien Jalet • Angelin Preljocaj • Emmanuelle Voinin • Jann Gallois • Catherine Diverrès • Estelle Savasta • Ballet de l’Opéra national du Rhin / Radhouane El Meddeb • Maud Le Pladec • La Veronal • Patrice Thibaud • Frédéric Gravel • Carolyn Carlson • São Paulo Dance Company • Nederlands Dans Theater 2 • Stephanie Lake • Compagnie DCA / Philippe Decouflé • Sharon Eyal • zero visibility corp. / Ina Christel Johannessen • Tanztheater Wuppertal Pina Bausch / Alan Lucien Øyen

1 place du Trocadéro, Paris
www.theatre-chailloT.fr



Portfolio

Elle signe l'affiche de cette 72^e édition. A 37 ans, **CLAIRE TABOURET**, plébiscitée par les collectionneurs, est une référence de la peinture figurative. Ses toiles, captant l'intime au point d'être subversives, sont exposées à la Collection Lambert et à l'église des Célestins tout au long du Festival.

texte Jean-Marie Durand

CHAMP MAGNÉTIQUE



SI SON NOM N'INDIQUAIT

LE CONTRAIRE, il serait tentant d'imaginer Claire Tabouret tranquillement assise dans un fauteuil : celui de la renommée. L'ancienne élève des Beaux-Arts de Paris, révélée à la peinture dès la tendre enfance en découvrant *Les Nymphéas* de Monet, s'est rapidement imposée dans le paysage de l'art contemporain, grâce à l'effet de propulsion suscité par son entrée dans les collections de François Pinault et d'agnès b., quelques années après sa sortie de l'école en 2006. Si son intronisation sur le marché de l'art procède forcément d'une visibilité accélérée par les collectionneurs, le champ magnétique de ses toiles détermine surtout sa notoriété grandissante, au point que le Festival d'Avignon, associé à la Collection Lambert qui lui consacre cet été une grande exposition, l'a invitée à réaliser l'affiche de sa 72^e édition.

L'œuvre de Claire Tabouret témoigne d'un secret enchevêtrement, souvent propre à la peinture, entre le mystère d'une présence affirmée et la puissance d'une abstraction, fût-elle logée dans la figuration. L'apparence classique, voire académique, de ses formes ne résiste pas à l'indétermination quasi subversive de ses récits potentiels. Les jeunes filles et garçons qui nous toisent, comme Claire Tabouret semble les scruter au fond de leurs propres yeux, sont comme des apparitions. Sortis d'un espace-temps indéterminé, déterminant leurs propres lois. Sans décor, sans arrière-plan, sans contexte spatial ou temporel, leurs regards suffisent à irradier la toile, dont les couleurs presque défraîchies, recouvertes d'un halo de torpeur, signalent quelque chose proche d'une vieille blessure réactivée.

On se perd dans ses peintures comme on s'égare devant des photographies de l'enfance, usées par le temps. Tenu de projeter sur elles une idée rêvée ou inquiète du monde accueillant ses figures floues, on se laisse embarquer dans l'espace pictural de l'artiste, dont les cadres et les couleurs troublent le regard à force de l'effleurer. ●

Expositions à l'église des Célestins et à la Fondation Lambert, du 7 au 24 juillet de 11h à 19h, entrée libre.





Rebecca Fanuele



Rebecca Fanuele

Focus

Adultère, vol, infanticide, vengeance... : la tragédie fascine toujours autant. Cette année, elle déploie sa rage et sa fureur dans plusieurs pièces, dont **PUR PRÉSENT** d'Olivier Py, **THYESTE** mis en scène par Thomas Jolly et **IPHIGÉNIE** par Chloé Dabert. Mais pas de panique, comme nous le rappelle le directeur du Festival : "Tout le monde meurt, mais ça finit bien".

texte Hervé Pons et Patrick Sourd



"ET LA SANDALE D'OR DES GRANDS TRAGIQUES LUIT DANS LES FOSSES D'URINE DE L'ARÈNE." A l'instar des tragédiennes d'*Amers* de Saint-John Perse venant réclamer à la mer un poète pour que ressuscite la cité, le Festival d'Avignon ressuscite la tragédie en trois aventures bigarrées. Olivier Py s'y attelle en trois pièces sur le modèle eschyléen, Thomas Jolly l'aborde, version romaine, avec *Thyeste* de Sénèque et Chloé Dabert s'empare du verbe racinien à travers *Iphigénie*.

La sensation que la tragédie c'était avant, que l'on n'y arrivera plus, certainement Eschyle l'avait déjà en écrivant ce qu'il ne savait pas encore

être une tragédie, c'est Aristote, plus tard, qui la nommera en dessinant son architecture. Pour Olivier Py : "La tragédie est la quête d'un objet perdu dans lequel le poème serait performatif, voilà le rêve de la tragédie, le verbe qui se fait chair, le poème si puissant qu'il produit de la démocratie. Eschyle s'inscrit déjà dans une idée de perte et de décadence du grand poème tragique qui est constitutive de la tragédie. Cette origine perdue que l'on voudrait retrouver construit plus tard Racine, Corneille et Wagner."

Et cela a aussi certainement mené l'auteur Olivier Py à traiter pour la première fois de la tragédie dans *Pur présent* : "Ce n'est pas une tragédie, mais

trois. Car les tragédies allaient par trois. Je me réfère en cela à Eschyle. Chez lui, tout le monde meurt, mais ça finit bien. Si on arrive à écrire une pièce où tout le monde meurt mais qui finit bien, alors on est sûr d'avoir une tragédie et non un drame rempli de pathos ou de complaisance. Tout le monde meurt, le héros meurt, mais la possibilité d'un meilleur être-ensemble est sauvée."

Il n'y a pas véritablement de héros traversant les trois volets de *Pur présent*, mais des personnages récurrents et emblématiques des lieux et thématiques choisies par l'auteur. La première pièce se passe en prison, la seconde dans le bureau d'un grand banquier et la troisième dans la rue. Si Olivier Py l'a nommée *Pur présent*, "c'est que le présent doit être purifié de l'actualité. On ne sait pas bien ce qu'est le présent, mais c'est une question philosophique et non médiatique. Nous devons être purifiés de l'actualité, c'est pour →

"La tragédie est insoluble. Elle nous renvoie à notre finitude"

THOMAS JOLLY, METTEUR EN SCÈNE





Renaud Monfourmy

Olivier Py



Nathalie Blanc

Chloé Dabert

cela que je n'écris pas du théâtre documentaire. Car ce qui est intact dans la tragédie, c'est l'éthique. Par la tragédie, on comprend que notre dignité n'est pas atteinte. Même si l'époque nous paraît nauséabonde, il y a moyen de la traverser dignement, car face à cette quête impossible, on ne peut qu'essayer de vivre mieux au présent. La tragédie est la possibilité de vivre dignement car il n'y a pas de fatalité dans la tragédie."

Il n'y a pas de fatalité dans les tragédies antiques comme il y en a chez Racine ou Corneille qui, à leur époque, se sont emparés du genre pour dialoguer avec leurs présents. Alors peut-être les tragédies présentées cet été nous signifieront que le temps du fatalisme n'est plus et que cette quête d'impossible inscrite en leurs cœurs trouve aujourd'hui d'autres voix, d'autres chœurs.

Pour Thomas Jolly, elle est *"l'insoluble. Elle nous renvoie à notre finitude. Pour moi, Hegel en donne la meilleure définition : 'Le tragique, originairement, consiste en ce que, dans le cercle d'un pareil conflit, les deux partis opposés, pris en eux-mêmes, ont chacun la justice pour eux. Mais, d'un autre côté, ne pouvant réaliser ce qu'il y a de vrai et de positif dans leur but et leur caractère que comme négation et comme violation de l'autre puissance également juste, ils se trouvent, malgré leur moralité, ou plutôt à cause d'elle, entraînés à commettre des fautes.' J'aime cette définition simple et claire, le problème posé à l'humanité est insoluble et le plaisir naît de ce rappel de notre propre finitude."*

Le metteur en scène, qui ouvrira le Festival avec *Thyeste* de Sénèque dans la cour d'Honneur du palais des Papes, est parvenu jusqu'au poète romain par Shakespeare auquel il s'est à plusieurs reprises et longuement consacré ces dernières années. *"J'ai choisi la tragédie romaine pour la sécheresse de sa langue et son efficacité aride qui n'est pas du tout celle de Shakespeare, beaucoup plus ampoulée et politique. Mais en travaillant longtemps avec Shakespeare on tombe forcément sur Sénèque qui est comme une matière brute, minérale, une pierre que Shakespeare aurait taillée et ornementée."*

Dans la tragédie de Sénèque, Thyeste séduit la femme de son frère jumeau Atrée et s'empare du bélier d'or. Le frère spolié et furieux sert à Thyeste la chair de ses enfants en banquet. Adultère, vol, infanticide, cannibalisme, vengeance, rage et fureur : dans cette œuvre, tout concourt à l'effondrement du monde comme volonté et représentation. *"C'est la cour d'Honneur du palais des Papes qui a conduit mon choix, ce mur, ces pierres, cette masse de spectateurs, cet endroit du gigantisme et de la petitesse des êtres m'a semblé être l'endroit de cette tragédie."*

Car elle est pour moi la plus noire, au sens où elle est la tragédie de la fraternité qui va se figer dans le sang. Ces frères sont des jumeaux : le mal qu'ils infligent à l'autre, ils se l'infligent à eux-mêmes. Il n'y a pas d'issue, il n'y a pas de fin." L'impasse dans laquelle laisse la tragédie est son propre bienfait, son infinie finitude, son *"consensus passionnel"*, aime à dire Thomas Jolly quand les tragédiennes de Saint-John Perse *"sont venues, descendant des carrières. Elles ont levé les bras en l'honneur de la Mer : 'Ah! Nous avions trop présumé de l'homme sous le masque! Et nous qui mimons l'homme parmi l'épice populaire, ne pouvions-nous garder mémoire de ce plus haut langage sur les grèves?"*

En ayant fait le choix de se tourner en premier lieu vers des auteurs contemporains comme Dennis Kelly ou Jean-Luc Lagarce, Chloé Dabert n'a pas le sentiment d'être passée à côté de la question du tragique. *"Au-delà des écritures et des époques, j'aime depuis toujours l'expression du tragique et je la retrouve avec une force égale à travers les auteurs que je monte."* Alors qu'elle s'est décidée à mettre en scène *Iphigénie*

"Au-delà de l'histoire d'Iphigénie, c'est quand même dingue qu'un oracle décide ainsi de la vie d'une femme pour qu'une guerre puisse avoir lieu"

CHLOÉ DABERT, METTEUSE EN SCÈNE



de comprendre pourquoi Iphigénie finit par accepter d'envisager son destin de martyr comme une bénédiction. Elle devrait se réjouir de se faire déposséder de cette mort, mais au vu de son désarroi final, la question se pose pour moi de savoir ce qu'elle pensait être le meilleur pour elle : être toujours vivante ou devenir une héroïne de légende ?

Si, comme femme, Chloé Dabert ne cesse de s'interroger, ne comptez pas sur la metteuse en scène pour relayer ses questionnements. *"Dans mon approche du texte, j'aime faire confiance à l'auteur, et je me garde bien d'avoir des a priori. J'adore me confronter à des écritures qui me dérangent, et c'est parfois l'occasion de changer d'avis sur mes analyses dramaturgiques. Comme toutes les œuvres sur lesquelles j'ai déjà travaillé, je décrypte Racine comme une partition. Nous commençons avec les acteurs par des séances de lecture à la table. Entrer dans une telle écriture, c'est chercher d'abord une respiration commune. Le rythme à trouver pour les alexandrins n'est pas forcément celui qui semble naturel aux comédiens. Le sens qui s'impose est celui qui sonne au plus juste en s'accordant au texte."*

Côté décor et costumes, Chloé Dabert fait le choix d'une esthétique ouverte qui ne fige pas la pièce dans une époque. *"Je suis très impressionnée par les créateurs de la série La Servante écarlate. Il s'agit d'un récit d'anticipation, et pourtant ils mélangent les références de beaucoup d'époques. J'aime l'idée d'inventer pour Iphigénie une temporalité qui s'écarte du réalisme en travaillant sur les échos de temps historiques très différents."*

Au final, Chloé Dabert choisit de se positionner du côté des artistes qui ne sont pas là pour dire aux spectateurs ce qu'ils doivent penser de la pièce. Et de conclure : *"Je n'ai pas de message, ce qui m'intéresse c'est d'ouvrir le débat au plus près du texte qu'on donne à entendre."* ●

Thyeste De Sénèque, mise en scène Thomas Jolly. Cour d'Honneur du palais des Papes, du 6 au 15 juillet à 21h30 (relâche le 11).

Pur présent D'après Eschyle, adaptation et mise en scène, Olivier Py. La Scierie du 7 au 22 juillet à 18h (relâche les 12, 18 et 19).

Iphigénie De Racine, mise en scène Chloé Dabert. Cloître des Carmes, du 8 au 15 juillet à 22h (relâche le 10).

de Racine, ce projet lui apparaît d'abord comme un retour aux sources. *"Adolescente, j'étais littéralement obsédée par ces histoires. J'avais lu tout Racine et tous les Grecs aussi. J'ai travaillé sur Iphigénie au lycée. Depuis, cette pièce est la seule à ne m'avoir jamais quittée. Certaines répliques me reviennent souvent à l'esprit. Je suis aussi surprise de m'apercevoir que je continue à connaître encore quelques-uns de ses monologues par cœur. Me porter sur cette pièce était pour moi une évidence. Les récentes actualités m'ont aussi fait plus d'une fois penser qu'il serait utile de monter Iphigénie aujourd'hui, je ne pouvais donc pas me passer de ce rendez-vous avec Racine."*

Les questions posées par la pièce demeurent brûlantes à ses yeux puisqu'il s'agit de sacrifier le corps d'une jeune princesse aux dieux pour que le vent se lève et que son père, le roi Agamemnon, puisse se lancer dans la guerre de Troie. Révoltée par cette prétendue logique de cause à effet, Chloé Dabert peste sans s'en cacher sur cette éternelle malédiction qui cible les femmes pour en faire des victimes. *"Au-delà de l'histoire d'Iphigénie, c'est quand même dingue qu'un oracle décide ainsi de la vie d'une femme pour qu'une guerre puisse avoir lieu. Le pire, c'est que le vent se lève après le sacrifice. Pour moi, ce serait plus simple si le vent ne se levait pas ! Mais ce n'est pas le cas..."* Un autre coup du hasard la questionne tout autant, car chez Racine c'est Eriphile, la fille d'Hélène et de Thésée qui est sacrifiée. *"Ça m'intéresse beaucoup d'essayer*



LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS

et autres textes de
Georges Bernanos
Conception et mise en scène
Jean-Baptiste Sastre
et **Hiam Abbass**



© Eric Giniat

Théâtre des Halles, Avignon OFF
du 6 au 29 juillet
Alliances Françaises du Brésil
du 10 au 25 septembre
Le Liberté, scène nationale de Toulon
du 17 au 20 octobre
Théâtre Jean Vilar, Suresnes
du 15 au 18 novembre
La Cave à poésie, Toulouse
du 28 novembre au 1^{er} décembre...

REJOIGNEZ-NOUS



theatre-liberte.fr #TLIB @theatreliberte

Portraits

Qu'ils choisissent d'utiliser la danse et la musique pour l'un, la littérature policière ou de l'intime pour les autres, ils ne cessent d'**INTERROGER LES FRACTURES DE NOTRE MONDE CONTEMPORAIN.**

PLAY BLESSURES

Emanuel Gat le pacificateur

Sous influence musicale, le chorégraphe tisse un pas de deux choral où il tente d'unir chaque soir la vie et le théâtre.

SI EMANUEL GAT DEVAIT SE CACHER, ce serait sans doute derrière l'objectif d'un appareil photo – art qu'il pratique à ses heures perdues. Pourtant, il va devoir s'exposer cet été, qui plus est aux éléments de la cour d'Honneur du palais des Papes, où il a créé *Story Water*. Depuis son installation en France en 2007, Gat ne cesse de surprendre par la diversité de son propos chorégraphique, souvent sous influence musicale. Il est lui-même compositeur (on l'a vu "malmener" *Le Sacre du printemps*, se frotter à Bach ou aux sons électroniques).

Cette rencontre estivale avec l'Ensemble Modern de Francfort est une évidence. Ils cosignent tout d'abord une partition, *FolkDance*, puis vont travailler sur deux autres : l'une de Rebecca Saunders et l'autre de Pierre Boulez, *Dérive 2*. "Boulez, c'est un nouveau champ pour moi, cela ne ressemble à aucune autre musique que je connais. Ce n'est pas une musique facile mais elle est fascinante. Il m'a fallu trouver la porte d'entrée dans cette œuvre", dit Emanuel Gat. Avec la sensation pour la compagnie de l'entendre de façon nouvelle. Comme souvent, Gat laisse une grande liberté à ses danseurs qu'il veut autonomes. Il pose des bases et permet ensuite aux échanges de fructifier. Le chorégraphe pense que le contexte n'est pas neutre, et évoque la boîte noire du théâtre qui, d'une certaine façon, isole. "Nous sommes dans un système pas tout à fait en lien avec la nature propre du spectacle vivant. Il y a des millénaires, la vie et le théâtre se mélangeaient."

Lorsque cela est possible, Emanuel Gat aime ouvrir les répétitions au public et proposer des workshops. "Chaque fois que j'ai la possibilité de casser cette barrière entre le plateau et le public, je le fais. On travaille différemment à son contact."



Julie Gat

Pour Avignon, il imagine déjà une chorégraphie différente par soir. Il raconte ce séjour à Francfort où, trois jours durant, solistes danseurs et musiciens se sont rencontrés, apprivoisés. C'était la condition *sine qua non* à la réalisation de ce projet pour celui qui a commencé la danse à 23 ans – des débuts tardifs diraient certains, pas lui. Car tout est atypique chez Emanuel Gat : de ses dix années d'une formation faite de chemins de traverse – passée à danser et créer, notamment aux côtés d'Ohad Naharin et de sa Batsheva Dance Company, troupe de référence basée à Tel-Aviv et véritable creuset de talents –, à sa première chorégraphie en 1994 et à son *Sacre du printemps* en 2004 salué par les observateurs.

Aujourd'hui, à 50 ans, il raconte cette *Story Water* : "Pour moi, les chorégraphies ne sont pas des entités séparées. Je cultive ma terre tout le temps", résume Emanuel Gat, filant la métaphore du jardinier. C'est dans le studio que tout se passe : "Je ne planifie rien en dehors, j'aborde le travail sans a priori." Emanuel Gat ne sait d'ailleurs pas ce qu'il fera après le Festival : "Des vacances ?! Mais ce n'est pas certain..." Une autre création, c'est plus qu'une évidence. **Philippe Noisette**

Story Water Chorégraphie Emanuel Gat, avec l'Ensemble Modern de Francfort. Cour d'Honneur du palais des Papes, du 19 au 23 juillet à 22h.

Antoine
Oppenheim et
Sophie Cattani

J. Oppenheim

Ildi! Eldi extra et terrestre à la fois

Féru de littérature et travaillé par l'intime, le collectif déroule des récits de solitude universels.

APRÈS QUELQUES ANNÉES PASSÉES À FAIRE LEUR CINÉMA avec Olivia Rosenthal, Sophie Cattani et Antoine Oppenheim, acteurs fondateurs du collectif Ildi! Eldi, lèvent la tête de l'écran et se passionnent pour les onis.

A la différence des collectifs nés dans les mêmes années et qui aujourd'hui tiennent le haut du plateau et se prennent le mur, Ildi! Eldi est singulier dans l'esthétique qu'il développe depuis sa création en 2004. Foin du théâtre de tréteaux vociférant misant sur l'adolescence et la sexualité, célébrant l'énergie au détriment du théâtre. Non, chez Ildi! Eldi, on cultive le "magique et pas cher"! Et cela demande un art certain, comme celui de peser des œufs de mouches dans des toiles d'araignées, ainsi dirait le philosophe.

Tout en délicatesse et depuis un spectacle en forme de manifeste créé en 2008, *Vice Versa*, adaptation de l'œuvre de Will Self, les membres du collectif puisent aux sources de la littérature pour inventer un théâtre que ne ressemble qu'à eux. "Un des fils rouges de nos obsessions depuis *Vice Versa* a été d'aborder des thématiques intimes enfouies, mises de côté. Dans *Vice Versa*, il était question de sexualité, nous avons ensuite mené un projet autour du rapport à l'argent à partir de différents

textes d'auteurs comme Georg Simmel ou Christophe Tarkos."

Au fil des années et des projets, ce rapport intime à la littérature qui anime Sophie Cattani et Antoine Oppenheim s'est transformé en une plus grande proximité avec les écrivains contemporains, notamment avec Olivia Rosenthal qui a écrit pour eux des récits sur les films qu'ils aimaient et dont ils ont tiré une série de spectacles sous le titre *Antoine et Sophie font leur cinéma*.

Aujourd'hui au Festival d'Avignon et à la rentrée prochaine à Théâtre Ouvert, ils abordent l'œuvre d'Ivan Viripaev : *Ovni*. "Nous avons demandé à Jérôme Game, en complicité avec nous, d'écrire à partir de cette pièce un autre matériau textuel qui viendra se tisser avec le texte original. Avec ce nouveau spectacle, nous continuons à nous interroger sur le rapport à l'intime. *Ovni(s)* est une succession de monologues de personnes qui prétendent avoir été en contact avec des extraterrestres. Il y a un avant et un après cette expérience et nous nous intéressons à ce moment du contact. Et ils sont variés et fluctuants, sources de multiples interprétations, selon les personnages. Ce sont des croyances un peu inavouables et les gens ouvrent le dialogue avec grande précaution pour ne pas être pris pour des fous ou des mystiques. C'est l'endroit d'une connexion perdue, égarée, parfois retrouvée avec le monde."

Cette nouvelle variation du collectif Ildi! Eldi plonge, sur la musique de Chloé Thevenin, dans les abysses de la solitude contemporaine qui n'a d'autre salut que "l'extra terrestre" comme échappatoire à l'instar de ce vers du poète Walter Ljungqvist qu'affectionne particulièrement Sophie Cattani : "Notre temps est privé de silence et de secret, en leur absence aucune légende ne peut émerger." **Hervé Pons**

OVNI(S) D'Ivan Viripaev et Jérôme Game, par le collectif Ildi! Eldi. Théâtre Benoît-XII, du 7 au 11 juillet à 15 h.

Anne-Cécile Vandalem exploratrice du genre humain

Une place importante laissée à l'écriture mène la metteuse en scène sur le terrain du polar écopolitique.

C'EST EN 2016, AVEC SON SPECTACLE "TRISTESSE(S)", QUE L'ON A DÉCOUVERT l'univers des décors hyper réalistes d'Anne-Cécile Vandalem où théâtre et cinéma se relaient au service d'une intrigue de polar et mêlant la politique. Huis clos aux allures d'enquête policière se déroulant sur une petite île danoise, la pièce ciblait une population de déshérités pour dénoncer une montée du populisme qui n'épargne aucun territoire en Europe. A 39 ans, Anne-Cécile Vandalem ne fait pas mystère d'une vocation qui remonte à sa jeunesse. *"Tout a commencé alors que j'étais encore une enfant. Ma grand-mère avait pour habitude de me raconter des histoires. Très vite, je me suis mis à en inventer aussi. Je les enregistrerais sur des cassettes, j'adorais fabriquer des petits feuillets. Ça n'a jamais cessé depuis."*

De cet âge tendre où tout paraît possible, elle date aussi sa propension à inscrire ses spectacles dans des scénographies qui en imposent. *"On allait à la messe tous les dimanches. J'étais fascinée par la beauté de ces espaces autant que par le rituel immuable du cérémonial qui s'y répétait à longueur d'année. Je ne suis pas croyante, mais cela a beaucoup compté dans mon désir de m'ouvrir aux arts."* Cette passion naissante pour le dessin, la danse et le théâtre la mène logiquement au Conservatoire royal de Liège. Ayant touché à tous les arts, Anne-Cécile Vandalem porte un regard d'ensemble sur chaque étape de ses créations. *"Tout part de l'écriture. Mais je compare mes pièces à des objets que je dois pouvoir regarder sous tous les angles. L'idée d'un sujet peut*



Laetitia Bica

m'évoquer une chanson qui me permet d'imaginer un lieu où va se dérouler l'action. Chaque élément en appelle un autre, ça fonctionne comme une comptine d'où je tire le fil du récit qui me guide."

Si les préoccupations d'Anne-Cécile Vandalem sont souvent politiques, son grand amour pour la littérature policière l'amène à intriquer ces dénonciations dans une nasse de suspense qui démarre par un crime. Avec *Arctique* qu'elle présente aujourd'hui, c'est vers le Groenland que son histoire nous mène et les questions liées au réchauffement climatique en lien avec l'ouverture du mythique passage du Nord-Ouest au trafic maritime.

Cette fois-ci, le huis clos prendra les allures d'un thriller réunissant ses personnages sur un navire en panne cerné par les glaces. *"Je pars toujours du réel. J'ai enquêté sur les nouvelles ambitions du Groenland qui pourra bientôt espérer l'autonomie politique en misant sur une exploitation de ses richesses rendue possible par le réchauffement climatique. L'histoire que j' imagine se déroule en 2025, il s'agit évidemment d'une dystopie, mais comme il est question de tirer le signal d'alarme, ma fiction envisage le pire en espérant qu'il ne se réalisera pas."* Une nouvelle occasion pour Anne-Cécile Vandalem de chevaucher ses rêves d'enfance en leur donnant un format XXL. **Patrick Sourd**

Arctique Texte et mise en scène Anne-Cécile Vandalem. La Fabrica, du 18 au 24 juillet à 18 h (relâche le 21), en français surtitré en anglais.

la briqueterie

CDCN DU VAL-DE-MARNE

À AVIGNON

VIDÉO - DANSE

État des lieux

CHORÉGRAPHERS
RÉALISATEURS - RÉALISATRICES



12 juillet 2019 - 10h
Cinéma Utopia La Manutention

4 rue des Escaliers Sainte-Anne / tel. 04 90 82 65 36

Projection suivie d'un débat en présence des artistes.

Comment la chorégraphie devient-elle cinématographique ?...
Et comment le cinéma devient-il chorégraphique ?
Une matinée pour découvrir l'univers hybride de la vidéo-danse,
présenté par Daniel Favier, Franck Boulègue et Marisa Hayes.

THERE IS A PLACE
Katrina McPherson
et Simon Fildes

BREAKING THE CIRCLE
de Meg Stuart

BEACH PARTY ANIMAL
Liz Aggiss et Joe Murray

TACT
de Thibaud Le Maguer

**LA FACE CACHÉE
DES AUTRES**
de Camille Auburtin

Films issus de la collection
du Festival International
de Vidéo-Danse de Bourgogne.

Projection proposée
par La Briqueterie-CDCN,
en partenariat avec :



la briqueterie

CDCN DU VAL-DE-MARNE

À VITRY



L-e-s-

P-l-a-

t-e-a-

-u-x.



26^e édition

26/27/28/29
septembre 2018

Plateforme
danse
internationale



- ROSER LÓPEZ ESPINOSA
- CHRISTOS PAPADOPOULOS
- LILIAN STEINER
- GIUSEPPE CHICO
ET BARBARA MATIJEVIĆ
- PIETRO MARULLO
- MANUEL ROQUE
- CALIXTO NETO
- ANA PI
- RAPHAËL SOLEILHAVOUP
- ANDRÉANE LECLERC
NADÈRE ARTS VIVANTS
- JAMES BATCHELOR
- OLIVIER RENOUF
- ÉTIENNE ROCHEFORT
- ANDREA COSTANZO MARTINI
- QUIM BIGAS BASSART

Journées
professionnelles
ouvertes
au public

alabriqueterie.com
01 46 86 70 70



PROG- RAMME

A travers
Tartuofas,
le Lituaien
Oskaras
Korsunovas
épinglé dans une
scénographie
hystérique
la cruauté
sans limite de
notre monde
d'injustice





Programme

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

Grito Pelao

Conception Rocío Molina

Danse La plus déroutante et douée des interprètes de flamenco offre à Avignon la primeur d'un projet singulier, *Grito Pelao*. Rocío Molina réunit sur scène la chanteuse Silvia Pérez Cruz et sa propre mère, Lola Cruz, autour du thème de la maternité. Une histoire de transmission qui est aussi celle de cet art unique : le flamenco.

Cour du lycée Saint-Joseph, du 6 au 10 juillet à 22h.

Au-delà de la forêt, le monde

Texte et mise en scène Inês Barahona et Miguel Fragata

Théâtre-Jeune public Une collection de valises témoigne symboliquement de l'odyssée de Farid vers l'Angleterre. Ce conte moderne raconte avec vérité et douceur le destin d'un jeune Afghan. Inspirée par les histoires bien réelles des familles de réfugiés, la fable écrite et mise en scène par les Lisboètes Inês Barahona et Miguel Fragata s'attache à l'intime du vécu pour mieux cibler les injustices à dénoncer.

Chapelle des Pénitents blancs, le 6 juillet à 15h, du 7 au 12 à 11h et 15h, le 13 à 11h (relâche le 10), à partir de 8 ans.

Ahmed revient

D'Alain Badiou,

mise en scène et jeu Didier Galas

Spectacle itinérant Après *Ahmed le subtil*, *Ahmed philosophe* et *Ahmed se fâche*, voici *Ahmed revient*... Digne d'une franchise, l'ensemble de ces aventures se joue en miroir de l'époque depuis 1994. Héros de ce feuilleton populaire, Didier Galas a créé le rôle en portant le masque de la *commedia dell'arte*. Retour attendu d'un personnage renouant avec la tradition impertinente des valets de comédie.

du 6 au 23 juillet (relâche les 10 et 17).

Le 6 à 20h, Avignon, collège Anselme-Mathieu; le 7 à 20h, Rochefort du Gard, complexe Jean-Galia; le 8 à 20h, Mérindol, Maison des associations; le 9 à 20h, Sorgues, pôle culturel Camille-Claudiel; le 12 à 20h, Boulbon, salle Jacques-Buravand; le 13 à 20h, Saze, salle polyvalente; le 14 à 20h30, Mazan, La Boiserie; le 15 à 20h, Saint-Saturnin-Lès-Avignon, salle La Pastourelle; le 16 à 20h, Caumont-sur-Durance, salle Roger-Orlando; le 19 à 20h, Vacqueyras, cour du château; le 20 à 20h, Malemort-du-Comtat, salle des fêtes; le 21 à 20h, Avignon, BMW MINI-Foch Automobiles; le 22 à 20h, Montfavet, centre hospitalier, salle Camille-Claudiel; le 23 à 20h, Morières-Lès-Avignon, espace culturel Folard. Représentations non ouvertes à la vente : le 11 juillet, Le Pontet, centre pénitentiaire; le 18, Le Pontet, Afpa.



Toc Toc en toc

Wahib

SUJETS À VIF AVEC LA SACD

Témoigner d'un dialogue inédit entre artistes pour faire naître des formes courtes.

Programme A (11h)

L'Invocation à la muse

Par Caritia Abell et Vanasay Khamphommala

Faire le lien entre les délires, qu'ils soient érotiques ou poétiques.

Toc Toc en toc

Par Sophie Bissantz et Meriem Menant

L'une est bruiteuse, l'autre est la clown qui se fait appeler Emma. Les deux assument être complètement toquées.

Programme B (18h)

4

Par Mathieu Delangle, Nathalie Maufroy et Claudio Stellato

Qu'en est-il des rapports entre les corps et la matière ?

La Rose en céramique

Par Scali Delpyrat et Alexander Vantournhout.

Duel ou thérapie, l'un se sert de sa tête, l'autre compte sur ses jambes.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 7 au 13 juillet (relâche le 10).

TNS
50 ans!

Saison 18-19

La Pomme dans le noir

Clarice Lispector | Marie-Christine Soma
18 | 28 sept 2018

Partage de midi

Paul Claudel | Éric Vigner
5 | 19 oct 2018

SAIGON

Caroline Guiela Nguyen
6 | 16 nov 2018

Les Terrains vagues

Pauline Haudepin
14 | 24 nov 2018

Réparer les vivants

Maylis de Kerangal | Sylvain Maurice
21 nov | 1^{er} déc 2018

Thyeste

Sénèque | Thomas Jolly
5 | 15 déc 2018

20 mSv

Bruno Meyssat
8 | 18 janv 2019

I am Europe

Falk Richter
15 | 24 janv 2019

Je m'appelle Ismaël

Lazare
27 fév | 9 mars 2019

Un amour impossible

Christine Angot | Célie Pauthe
14 | 23 mars 2019

John

Wajdi Mouawad | Stanislas Nordey
18 | 28 mars 2019

La Dame aux camélias

Alexandre Dumas fils | Arthur Nauzyciel
28 mars | 4 avril 2019

Qui a tué mon père

Édouard Louis | Stanislas Nordey
2 | 15 mai 2019

Le Colonel des Zouaves

Olivier Cadiot | Ludovic Lagarde
14 | 24 mai 2019

Les Palmiers sauvages

William Faulkner | Séverine Chavrier
27 mai | 7 juin 2019

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | www.tns.fr | #tns1819



Nino Laisné

LEURRE ESPAGNOL

Le duo Chaignaud/Laisné réinscrit le baroque dans un récit contemporain. Un ballet-concert, aux métamorphoses oniriques et *caliente*, aussi précieux qu'une parure.

LANCÉ DANS UN TRAVAIL AUTOUR DE LA TARARA GITANE AU PROFIL AMBIGU CACHANT UN SECRET,

le musicien Nino Laisné va trouver en la personne de François Chaignaud le corps-réceptacle d'un projet plus vaste prenant le beau nom de *Romances inciertas* – Un autre Orlando. Outre la Tarara, la Doncella Guerrero et l'archange San Miguel viendront compléter ce tableau vivant. *“Des personnages qui n'ont d'autre choix que de transformer le réel à la mesure de leur désir.”* Musique et danse vont finir par former dans *Romances inciertas* un entrelacs de voix et de mélodie, de danse et de récit. La métamorphose induite par l'Orlando du titre est incarnée par Chaignaud lui-même.

On sait depuis *Pâquerette* et *Castor & Pollux* ou *Dumy Moyi* le goût du danseur pour la transformation. Trouvant en Inde matière à danser, incarnant les danses libres de François Malkovsky ou recréant l'atmosphère des dancehall avec sa complice Cecilia Bengolea, François Chaignaud n'est jamais tout à fait là où on l'attend. Le baroque est depuis ses débuts une source infinie de réflexion. Autant dire que ce “Fregoli” du mouvement ne pouvait qu'adhérer au propos de Nino Laisné. Restait à trouver une forme à *Romances inciertas* – *Un autre Orlando* : un solo, mais pas seul. Outre ces trois figures, Chaignaud partage le plateau avec un quatuor de musiciens. Théorbe, viole de gambe, percussions et, plus surprenant, un bandonéon : les arrangements de Nino Laisné habillent le geste du soliste.

Monté sur échasses, voilé par un chapeau, drapé d'une étoile, le danseur est l'incarnation même, c'est-à-dire fantasmée, de ces personnages. Il sera cette jeune fille partie au combat sous des traits masculins : San Miguel l'archange voluptueux, et Tarara, la gitane androgyne. Chaque “chapitre” de ces *Romances inciertas* a ses couleurs, qu'elles soient picturales ou musicales.

A la confusion des temps – la musique couvre ainsi un spectre large du XVI^e au XXI^e siècle – pas tout à fait innocente, se superpose un jeu de miroirs où les genres paraissent se télescoper. *“Romances inciertas est un estuaire, un delta. Une zone difficilement situable sur les cartes à la confluence de musiques espagnoles de tradition à la fois orale et ‘savante’ qui inspirent des danses, des poèmes et de mini-épopées dont les héroïnes jouent des rôles qui ne sont pas les leurs”*, résumait la paire Laisné/Chaignaud.

Cet estuaire – où se mêlent les arts et les âmes, les improvisations et les codes – fait de *Romances inciertas* un vertigineux précipité d'époques. François Chaignaud peut alors exposer l'étendue de son talent, lui qui est toutes les héroïnes et tous les héros d'hier et d'aujourd'hui. Et lorsque cette romance finit, à chacun d'emporter avec lui un peu de cette grâce ainsi exposée. **Philippe Noisette**

Romances inciertas – Un autre Orlando Conception François Chaignaud et Nino Laisné. Cloître des Célestins, du 7 au 14 juillet à 22h (relâche le 10).

NANTERRE

AMANDIERS

18



19

SEPT. - DÉC. 2018

AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
MOHAMED EL KHATIB & ALAIN CAVALIER
CONVERSATION

AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

15 - 23 SEPT. 2018

LAETITIA DOSCH
HATE

20 - 23 SEPT. 2018

LÉA DROUET
BOUNDARY GAMES

AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

22 SEPT. - 5 OCT. 2018

MILO RAU / IIPM
LA REPRISE. HISTOIRE(S)
DU THÉÂTRE (I)

20 NOV. - 9 DÉC. 2018

PHILIPPE QUESNE
CRASH PARK, LA VIE D'UNE ÎLE

2 - 6 OCT. 2018

**RICHARD MAXWELL /
NEW YORK CITY PLAYERS**
PARADISO

13 - 19 OCT. 2018

WINTER FAMILY
H2 - HÉBRON

12 - 17 OCT. 2018

**THÉO MERCIER
& STEVEN MICHEL**
AFFORDABLE SOLUTION
FOR BETTER LIVING

17 - 20 JANV. 2019

THOM LUZ / THEATER BASEL
GEORG BÜCHNER
LÉONCE ET LÉNA

15 - 22 NOV. 2018

**VIRGINIE YASSEF
RAY BRADBURY**
THE VELDT [LA SAVANE]

1 - 16 DÉC. 2018

AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

**CLAUDE RÉGY
GEORG TRAKL**
RÊVE ET FOLIE

26 - 27 JAN. 2019

BORIS CHARMATZ
10000 GESTES

5 - 18 FÉV. 2019

GAËLLE BOURGES
LE BAIN
+ REVOIR LASCAUX

29 MARS - 7 AVR. 2019

RODRIGO GARCÍA
EVEL KНИЕVEL CONTRE MACBETH

7 - 17 FÉV. 2019

JOËL POMMERAT
LA RÉUNIFICATION DES DEUX
CORÉES

20 - 24 MARS 2019

**MEG STUART /
DAMAGED GOODS**
BUILT TO LAST

29 - 31 MARS 2019

LOTTE VAN DEN BERG
DYING TOGETHER
+ CINÉMA IMAGINAIRE

17 - 20 AVR. 2019

PHILIPPE QUESNE
LA NUIT DES TAUPES
+ L'APRÈS-MIDI DES TAUPES

13 - 20 AVR. 2019

**SOPHIE PEREZ
& XAVIER BOUSSIRON
GEORGES FEYDEAU**
PURGE, BABY, PURGE

5 - 7 AVR. 2019

MARION SIÉFERT
PIÈCE D'ACTUALITÉ N°12:
DU SALE!

13 - 18 MAI 2019

PHIA MÉNARD
CONTES IMMORAUX - PARTIE 1:
MAISON MÈRE

TOUT AU LONG DE LA SAISON

**VIMALA PONS
& TSIRIHAKA HARRIVEL**
TESTS

« POLTERGEIST »
PROGRAMMATION ARTS VISUELS
**CHRISTINE REBET
AERNOUT MIK
MARIE LOSIER
ANNE LE TROTTER ...**

RÉSERVATIONS /
INFORMATIONS PRATIQUES
nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00



SAISON 18/19

Thyeste

De Sénèque, mise en scène Thomas Jolly
Théâtre Trahi par son jumeau Thyeste, Atrée conçoit la terrible vengeance de lui servir en repas les corps cuisinés de ses enfants. Après la démesure du théâtre élisabéthain, Thomas Jolly s'attaque, avec Sénèque, à la cruauté sans pareille du tragique romain. L'adultère, le vol et l'infanticide ne sont ici que des préliminaires menant à l'acmé d'horreur d'un festin cannibale. Cet acte monstrueux témoigne pour Thomas Jolly d'un moment de bascule qui entache à jamais l'espoir de voir se déployer nos valeurs d'humanité.

Lire aussi pp. 36-39

Cour d'Honneur du palais des Papes, du 6 au 15 juillet à 21h30 (relâche le 11).

OVNI(S)

D'Ivan Viripaev et Jérôme Game, par le collectif Ildi! Eldi

Théâtre Une série de rencontres du 3^e type évoquées par ceux qui les ont vécues. Ce pas de côté vers le monde des aliens est-il un point de non-retour capable de changer le cours des vies? Faute de pouvoir en faire un film, les artistes du collectif Ildi! Eldi optent pour un théâtre documentaire qui témoigne de "l'avant" et de "l'après" en listant les conséquences intimes de ces expériences extrêmes.

Lire aussi p. 41

Théâtre Benoît-XII, du 7 au 11 juillet à 15h.

Le Grand Théâtre d'Oklahoma

D'après Franz Kafka, adaptation et mise en scène Madeleine Louarn et Jean-François Auguste

Théâtre "Ecrire, c'est sauter en dehors de la rangée des assassins", s'insurge Kafka. Les acteurs handicapés de l'atelier Catalyse s'emparent de l'univers de l'auteur pragois comme une troupe éprise de liberté. S'inspirant de son premier roman inachevé (*Le Disparu*) et de la structure du dernier chapitre de *L'Amérique*, cette rencontre est orchestrée par deux passeurs en poésie, Madeleine Louarn et Jean-François Auguste.

L'Autre Scène du Grand Avignon-Vedène, du 7 au 12 juillet à 15h (relâche le 9).

Joueurs, Mao II, Les Noms

D'après Don DeLillo, adaptation et mise en scène Julien Gosselin
Théâtre Ces trois œuvres de Don DeLillo abordent les questions de la violence et du terrorisme dans l'Amérique des années 1970. Leur réunion par Julien Gosselin est l'occasion d'un nouveau spectacle-fléuve. De la puissance des mots de la littérature à la force des images du théâtre, cette nouvelle fresque prône un chaos artistique où les échos du réel s'accordent au mirifique patchwork fictionnel. Une aventure immersive qui plonge le spectateur dans un trip artistique et musical d'une durée de huit heures.

Lire aussi pp. 18-22

La Fabrica, du 7 au 13 juillet à 15h (relâche le 10).

Romances inciertas – Un autre Orlando

Conception François Chaignaud et Nino Laisné

Danse *Romances inciertas – Un autre Orlando* est un bijou musical et performatif, la réunion du talent du danseur étoile qu'est Chaignaud et de l'orfèvre en sons qu'est Laisné. A deux, ils tricotent une histoire de métamorphoses, puisant dans les récits de l'Espagne d'antan. Un spectacle comme un songe.

Lire aussi pp. 4-11 et p. 48

Clôître des Célestins, du 7 au 14 juillet à 22h (relâche le 10).

Kreatur

Conception Sasha Waltz

Danse Retour en majesté de la chorégraphe allemande Sasha Waltz. *Kreatur*, nouvel opus, met en avant le corps soumis, contraint et en définitive en voie de soulèvement. Une quinzaine d'interprètes en scène, des collaborations avec la styliste Iris van Herpen ou les producteurs de Soundwalk Collective font de *Kreatur* un des événements d'Avignon.

Opéra Confluence, du 7 au 14 juillet à 18h (relâche les 10 et 11).

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)

Conception et mise en scène Milo Rau

Théâtre Comment faire théâtre d'une tragédie contemporaine? Milo Rau questionne les acteurs réunis sur son plateau et s'interroge sur leur capacité à rendre compte de l'insupportable bouffée de haine des responsables d'un crime homophobe s'étant déroulé à Liège, en Belgique, en 2012.

Lire aussi p. 4-11, p. 52-53

Gymnase du lycée Aubanel, du 7 au 14 juillet à 18h (relâche le 11).

LES ATELIERS DE LA PENSÉE

Avignon témoigne de la réinvention des arts de la scène, mais depuis sa création, le Festival questionne aussi le monde en offrant des tribunes aux débats qui agitent la société et conditionnent son avenir. Temps forts.

Le 7 juillet de 12h à 14h : "Françoise Héritier, chercheuse de vérité", Laure Adler anime cet hommage à la militante pour les droits de la femme et la lutte contre le sida. Elle revient **le 12 juillet, de 16h à 18h, avec "Simone Weil, l'insoumise"**, sur les combats de la philosophe, ses réflexions sur la révolte et l'insoumission, sa dénonciation des séquelles du colonialisme.

En présence de Françoise Nyssen, ministre de la Culture, et d'Olivier Py, on peut assister à une **séance publique du Haut Conseil à l'Éducation artistique et culturelle, le 7 juillet, de 15h à 18h.**

Animées par Nicolas Truong, **Les Controverses du "Monde" en Avignon** déclinent quelques grandes questions sociétales, de 11h à 13h.

Le 8 juillet : "Un nouvel âge du féminisme?", autour des mouvements #Metoo et #Balancetonporc. **Le 13 juillet : "Les animaux sont-ils nos frères?"**, sur notre rapport au monde animal.

Le 15 juillet : "Quelle politique pour la terre?", **Le 22 juillet : "Est-ce que c'était vraiment mieux avant?"**, pour ne pas s'abandonner à la nostalgie...

Du 8 au 22 juillet : "Dialogues artistes-spectateurs" (relâche les 12 et 13), à 16h30 (17h30 pour *Romances inciertas*... de Chaignaud et Laisné). Ce rendez-vous est l'occasion de rencontrer les créateurs programmés.

Avec **La Revue du crieur** de Mediapart, on envisage une mise en perspective de notre société avec "Penser le monde 'après demain'". On s'interroge sur les sujets qui fâchent, de l'humanité au climat, en passant par l'école et la religion, du 9 au 19 juillet (relâche les 13, 14 et 15), de 11h à 12h30.

Site Louis-Pasteur de l'université, du 7 au 22 juillet de 10h à 19h, entrée libre.

AUTOMNE

2018

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

POINTS DE NON-RETOUR [THIARROYE]

création

Alexandra Badea

19 septembre – 14 octobre

RÉVÉLATION RED IN BLUE TRILOGIE

création

Léonora Miano – Satoshi Miyagi

20 septembre – 20 octobre

INFLAMMATION DU VERBE VIVRE

Wajdi Mouawad

8 – 30 novembre

AU MILIEU DE L'HIVER J'AI DÉCOUVERT EN MOI UN INVINCIBLE ÉTÉ

Anaïs Allais

9 novembre – 1^{er} décembre

TOUS DES OISEAUX

reprise

Wajdi Mouawad

5 – 30 décembre

Dévoilement de la programmation 2019

17 septembre



Michiel Devijver

RECOUDRE LES PANS DU RÉEL

Avec *La Reprise*, le metteur en scène Milo Rau revient sur les circonstances d'un crime raciste et homophobe. Puissant.

C'EST À LIÈGE, DEVANT UN BAR GAY OÙ IL FAISAIT LA FÊTE AVEC DES AMIS, qu'Ihsane Jarfi est monté de son plein gré dans la voiture de ses assassins. Battu à mort durant le parcours, son corps dénudé ne sera retrouvé que dix jours plus tard dans la forêt où il a été abandonné. D'après les conclusions du médecin légiste, son agonie aurait duré quatre heures. Sans en être le sujet principal de la pièce, faire face à l'abomination que représente la barbarie d'un tel acte est au centre du spectacle de Milo Rau. Il s'agit



documenter le crime. De leurs rencontres avec la mère d'Ihsane Jarfi à celle de son petit ami à des contacts avec l'avocat des inculpés, jusqu'au suivi du procès qui s'est déroulé en 2014 et une visite à l'un des tortionnaires rencontré dans sa prison, cette enquête se nourrit d'abord des réactions à chaud de ceux qui la mènent.

La Reprise se joue alors sur ce fil du rasoir dans un tissage de témoignages qui passe par l'intime et offre à chacun l'occasion de recoudre les pans du réel sans censure et en fonction de sa propre sensibilité. Se construisant à partir de ce mélange d'avis, le spectacle se garde bien de s'affirmer comme le porteur d'une vérité unique. Aborder le sujet à travers son reflet dans un miroir d'une telle franchise peut troubler. Milo Rau fait de la somme de ces incertitudes le garant dérangeant de sa profonde sincérité.

On en arrive finalement à faire face au pire. C'est de nuit que tout se passe dans les lumières des phares d'une voiture à l'arrêt sous la pluie. Progressant pas à pas vers l'horreur de la scène de crime, Milo Rau en fait une reconstitution d'un réalisme tel qu'on a du mal à reconnaître dans ceux qui la jouent ces acteurs qui ont pris la précaution de commencer par nous dire qui ils sont avant d'endosser leurs rôles. La grande puissance de la pièce est de nous conduire jusqu'à ce point d'incandescence. Quand la raison nous fait tout à coup défaut, supplantée par l'insupportable déni d'être incapable de voir ce qui se déroule sous nos yeux.

Dans un prologue purement théâtral où il incarne le fameux monologue du spectre s'adressant à Hamlet dans la brume, l'acteur Johan Leysen rappelle qu'avec Shakespeare, on est capable de faire jouer des morts. Faisant suivre sa démonstration d'une anecdote, il rappelle aussi que, dans la vie, les morts ne parlent pas, mais qu'ils peuvent peut-être nous entendre. Quoi qu'il en soit et sans en espérer autant, on sort de ce spectacle sonné et reconnaissant. Honorer de cette manière la personne d'Ihsane Jarfi, c'est inscrire à jamais le scandale de sa disparition au cœur de nos mémoires. **Patrick Sourd**

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)

Conception et mise en scène Milo Rau.
Gymnase du lycée Aubanel, du 7 au 14 juillet à 18h (relâche le 11).

du premier volet d'une série à venir où le metteur en scène s'interroge sur quelques "Histoire(s) du théâtre" à raconter. Son premier essai questionne deux champs des possibles : quels sont les rapports du théâtre avec la mort ? Comment procéder face à un tel drame ?

Nous allons donc commencer par suivre une reconstitution de la genèse du projet. Un making-of qui intrique la présentation de chacun des acteurs (quatre professionnels et deux amateurs) en parallèle au récit qu'ils font des diverses démarches engagées pour



centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 645050
cdntours.fr



JAMAIS SEUL
MOHAMED ROUABHI
PATRICK PINEAU
8 > 13 OCTOBRE

**LA CHARTREUSE
DE PARME**
OU SE FOUTRE
CARREMENT DE TOUT
STENDHAL
SOPHIE GUIBARD
EMILIE
DIARD-DETOUF
17 > 19 OCTOBRE

**LE JOUR OÙ LES
FEMMES ONT PERDU
LE DROIT DE VOTE**
KEVIN KEISS
DIDIER GIRAUDON
22 > 27 OCTOBRE

**À QUOI RÊVENT
LES PANDAS ?**
DOULCE MEMOIRE
THEATRE D'OMBRES
DU HUNAN
30 > 31 OCTOBRE

**LA NOSTALGIE
DU FUTUR**
PIER PAOLO PASOLINI
GUILLAUME LE BLANC
CATHERINE MARNAS
6 > 10 NOVEMBRE

**LA RÉUNIFICATION
DES DEUX CORÉES**
JOEL POMMERAT
JACQUES VINCEY
19 > 24 NOVEMBRE

**LE BRUIT DES ARBRES
QUI TOMBENT**
NATHALIE BEASSE
4 > 8 DECEMBRE

VILAIN !
ALEXIS ARMENGOL
18 > 22 DECEMBRE

ORPHÉE APHONE
VANASAY
KHAMPHOMMALA
9 > 15 JANVIER

SAGA
JONATHAN
CAPDEVIELLE
29 JANVIER
> 2 FEVRIER

HORIZON
ALEXANDRE FINCK
ADRIEN FOURNIER
5 > 7 FEVRIER

BÉRÉNICE
JEAN RACINE
CELIE PAUTHE
27 FEVRIER
> 9 MARS

FESTIVAL WET⁹
4^E EDITION
22 > 24 MARS

**MEPHISTO
{RHAPSODIE}**
KLAUS MANN
SAMUEL GALLET
JEAN-PIERRE BARO
2 > 6 AVRIL

LA TRUITE
BAPTISTE AMANN
REMY BARCHE
23 > 27 AVRIL

BLA BLA BLA
JORIS LACOSTE
EMMANUELLE
LAFON
15 > 18 MAI

SUITE N°3 «EUROPE»
JORIS LACOSTE
PIERRE-YVES MACÉ
21 > 25 MAI

ILS N'ONT RIEN VU
THOMAS LEBRUN
4 > 7 JUIN

CA

LE MISANTHROPE

25.09 >
28.09.18

TEXTE MOLIÈRE

CRÉATION COLLECTIF ARTISTIQUE
COLLECTIVE DU THÉÂTRE DE LORIENT

DIRIGÉE PAR RODOLPHE DANA

THÉÂTRE
DE LORIENT

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

AVEC JULIEN CHAVRIAL, RODOLPHE DANA,
KATJA HUNSINGER, ÉMILIE LAFARGE,
MARIE-HÉLÈNE ROIG, ANTOINE SASTRE,
MAXENCE TUAL SCÉNOGRAPHIE RODOLPHE DANA
avec la collaboration artistique de KARINE LITCHMAN
LUMIÈRES VALÉRIE SIGWARD
COSTUMES ÉLISABETH CERQUEIRA

PRODUCTION Théâtre de Lorient, Centre dramatique national
COPRODUCTION Maison de la Culture de Bourges;
L'Archipel - Fouesnant-Les Glénan; Le Canal - Redon;
Théâtre du Champ au Roy - Guingamp

11

Programme

Mesdames, messieurs et le reste du monde

Textes Ronan Chéneau,

conception et mise en jeu David Bobée

Feuilleton théâtral Porter le débat sur le genre au cœur de l'agora avignonnaise. Faire tomber les idées reçues qui s'attachent au sujet est au centre du feuilleton théâtral conçu par David Bobée. Avec une troupe d'acteurs professionnels, un groupe d'amateurs et des élèves de l'École de la Comédie de Saint-Etienne, cette cour de paroles réunit des femmes et des hommes autour d'un discours aussi dénonciateur que politique et poétique. Autant de réponses données pour contredire les diktats d'une opposition entre masculin et féminin censée régler les problèmes en société.

Jardin de la bibliothèque Ceccano, du 7 au 21 juillet à 12h (relâche les 8 et 15), entrée libre.

Pur présent

D'après Eschyle, adaptation
et mise en scène Olivier Py

Théâtre Le théâtre peut-il s'emparer du tragique d'Eschyle pour le conjuguer au présent ? Questionnant un monde où il est de plus en plus difficile de vivre dignement, Olivier Py renoue avec la veine inspirée de sa trilogie *L'inaccessible*, *L'inaccompli* et *L'irrévocable*. Une suite de joutes oratoires qui traitent d'aujourd'hui en s'inspirant de l'épique des chants du chœur propre à l'antique.

Lire aussi p. 36-39

La Scierie, du 7 au 22 juillet à 18h (relâche les 12, 18 et 19).

Summerless

Texte et mise en scène

Amir Reza Koohestani

Théâtre Pas de vacances d'été pour ceux que la misère rassemble dans cette école primaire en Iran. Un artiste peintre au chômage est missionné pour effacer les traces de la révolution iranienne sur les murs de l'institution. La pièce transforme cette chronique estivale en un récit métaphorique qui épingle une société au point mort. L'art délicat d'Amir Reza Koohestani se met au service d'un discours politique qui ne dit pas son nom.

Lire aussi p. 56

Chartreuse-CNES de Villeneuve-Lez-Avignon, du 8 au 15 juillet à 18h (relâche le 12).

Iphigénie

De Racine, mise en scène Chloé Dabert

Théâtre Le temps arrêté d'un camp militaire. Tous attendent que la flotte puisse se lancer dans la guerre de Troie. Pour apaiser la colère des dieux et faire que le vent se lève, Iphigénie, la fille d'Agamemnon, doit être sacrifiée sur l'autel de Diane. Avec cette première mise en scène d'un classique, Chloé Dabert questionne le destin d'une jeune femme qui se fait déposséder de l'ambition de finir en héros dans la musicalité des alexandrins de Racine.

Lire aussi p. 36-39

Cloître des Carmes, du 8 au 15 juillet à 22h (relâche le 10).

FICTIONS & ÉMISSIONS DE FRANCE CULTURE

Le studio de France Culture s'installe au Musée Calvet.

Carte blanche à Sami Frey, le 12 juillet à 20h.

Isabelle Adjani et Lambert Wilson lisent **Albert Camus, Maria Casarès correspondance 1944-1959**, le 13 juillet à 20h et 22h30.

D'après le livre **Prendre dates, Paris 6 janvier-14 janvier 2015** de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, la mise en ondes d'une mise en scène de Delphine Ciavaldini, le 14 juillet à 20h.

Fiction hip-hop inspiré de **Gatsby le Magnifique** de Fitzgerald par Alexandre Plank, les 15 et 16 juillet à 20h.

Voix d'auteurs : rencontre avec Asli Erdogan, le 18 juillet à 20h

Eurydice d'Elfriede Jelinek réalisé par Christophe Hocké, le 19 juillet à 20h.

La nouvelle promotion de l'Ensatt propose

Les Métamorphoses d'Ovide, le 20 juillet à 20h.

Serge Valletti revisite Aristophane avec **Toutaristophane**, le 21 juillet à 20h.

Cour du Musée Calvet, du 12 et 21 juillet, entrée libre.

Cie STT

Germaine Acogny

Brigitte

Denis Podalydès

Richard Galliano

Alexander Vantournhout

Cie Alias

Tiago Rodrigues

Jérôme Deschamps

Trio Joubran

Blanche Gardin

Arthur H

La Mondiale générale

Dakh Daughters

Ariane Mnouchkine

Pierre Rigal

Perrine Valli

Peter Brook

Elina Duni

Stereoptik

Les Chiens de Navarre



**Théâtre
Forum
Meyrin**

**Saison 18-19
forum-meyrin.ch
Genève / Suisse**





Luce Vlemmckx

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Une “comédie humaine”, toute de douceur et de suggestion, qui peint la société iranienne dans les plis de sa quotidienneté.

CELA NE DEVAIT DURER QU'UN ÉTÉ, MAIS LE TEMPS S'EST DISTENDU, LES SAISONS ONT PASSÉ.

Une année entière s'est écoulée. Dans la cour de l'école, un mur de briques couvert d'anciens slogans révolutionnaires est destiné à devenir une mappemonde ou toute autre image à vertu pédagogique pour inspirer les jeunes élèves de l'institution. Embauché par la surveillante générale, le peintre tarde à réaliser la fresque, tergiverse, opte pour une œuvre plus créative. Quotidiennement, il s'entretient avec une mère de famille attendant sa fille. Assis, au centre de la cour d'école, sur le tourniquet qui ne tourne pas, ou au pied des marches de l'entrée, ensemble ils conversent, échangent. Des mots en creux, d'une étrange quotidienneté, semblant ne porter de leurs sens que leurs contours et non leur intériorité. Une histoire du passé reconvoqué se joue, douloureuse : une histoire d'amour entre le peintre et la surveillante générale. Ils ont eu une fille ensemble.

Ce trio, le peintre, la surveillante, la mère, compose en triptyque une allégorie de la société iranienne comme seul Amir Reza Koohestani sait en composer. Des plis de la vie de tous

les jours, hier dans un internat, aujourd'hui dans une cour d'école, se glissent les grandes questions politiques qui traversent et ébranlent le pays. Rien n'est dit, tout est suggéré. Comme si de rien n'était. Le peintre recouvre les slogans révolutionnaires d'une couche de peinture blanche, mais ne dessine pas de mappemonde. Apparaît au fil des mois, le portrait d'une femme à l'enfant, le visage de celle qu'il “entretient” – pas la mère de sa fille, une autre femme.

Une histoire d'amour naît – pas celle que l'on croit, pas celle que l'on dit, une autre, violente, cachée, mais qui, comme les slogans révolutionnaires du mur de briques recouvert, transparait dans les zones plus claires de la fresque. Le message n'en devient que plus puissant. Comme une allégorie de son propre travail, cette peinture murale toujours recomposée est comme l'ouvrage de Pénélope, tissé et dé tissé, pour que jamais l'espoir ne cesse. Pour qu'advienne la liberté. **Hervé Pons**

Summerless Texte et mise en scène Amir Reza Koohestani. Chartreuse-CNES de Villeneuve-Lez-Avignon, du 8 au 15 juillet à 18h (relâche le 12).

Trans (Més enllà)

Conception et mise en scène Didier Ruiz

Théâtre Ils ont de 22 à 60 ans, chacun a choisi de s'évader d'un corps qu'ils vivaient de l'intérieur comme une prison. Quatre femmes et trois hommes témoignent sur le plateau de leur choix de changer de sexe. Une parole libérée pour un théâtre documentaire où chacun prend en charge sa propre histoire en écho à celle des autres. Sur ce canevas, la pièce s'improvise chaque soir pour que les mots s'ancrent au plus près du réel.

Lire pp. 4-11, p. 64

Gymnase du lycée Mistral, du 8 au 16 juillet à 22h (relâche le 12), en français, catalan et castillan surtitré en français.

Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète

Conception, texte et mise en scène

Gurshad Shaheman

Théâtre Chaque histoire d'exil est singulière. Gurshad Shaheman a ciblé des récits où c'est l'interdit d'aimer celui qu'on désire qui motive la volonté de quitter son pays. Conçu comme une performance, le spectacle s'affranchit des limites du plateau pour se développer jusque dans les rangs du public. Les confessions des réfugiés s'accordent alors aux mélodies sensuelles des compositions électroacoustiques.

Lire aussi p. 4-11

Gymnase du lycée Saint-Joseph, du 11 au 16 juillet à 15h et 18h (relâche le 13).

May He Rise and Smell the Fragrance

Chorégraphie Ali Chahrouh

Danse Découvert au Festival en 2016, l'artiste libanais est cette année de retour avec *May He Rise and Smell the Fragrance*. Ali Chahrouh revisite une nouvelle fois les rituels de deuil dans la tradition chiïte. Et clôt ici sa trilogie après *Fatmeh* et *Leïla se meurt*.

Lire aussi p. 4-11

Théâtre Benoît-XII, du 14 au 17 juillet, 15h, en arabe surtitré en français.

De Dingen die voorbijgaan (Les choses qui passent)

D'après Louis Couperus,

mise en scène Ivo van Hove

Théâtre Figure majeure de la littérature néerlandaise, Louis Couperus est considéré en Hollande comme l'égal des célébrités que sont Marcel Proust, Oscar Wilde ou Thomas Mann. Ivo van Hove aborde l'œuvre dans une mise en scène chorégraphique qui s'inspire des mouvements du chœur à l'opéra. L'occasion de tirer le portrait d'une société. Une réflexion tous azimuts questionnant la vie de famille, le fait de vieillir et ce long chemin qui mène tout un chacun vers sa mort.

Cour du lycée Saint-Joseph, du 14 au 21 juillet à 22h (relâche le 16), en néerlandais surtitré en français.

Léonie et Noélie

De Nathalie Papin,

mise en scène Karelle Prugnaud

Théâtre-Jeune public Ces filles sont des jumelles âgées de 16 ans. S'inspirant de l'enfance de sa mère qui avait une sœur jumelle, Nathalie Papin raconte la gémellité de l'adolescence comme un miroir où les reflets se différencient comme par magie. Léonie veut apprendre le dictionnaire par cœur, Noélie veut devenir funambule. Karelle Prugnaud aborde avec poésie les temps troubles d'une croisée des chemins où l'une et l'autre trouvent enfin une nouvelle peau à leur mesure.

Chapelle des Pénitents blancs, le 16 juillet à 15h, du 17 au 23 à 11h et 15h (relâche le 19), à partir de 8 ans.



Krystian Lupa
Alexandra Badea
Les Chiens de Navarre
Béatrice Massin
Denis Podalydès
Céline Champinot
Munstrum Théâtre
Anas Abdul Samad
Wajdi Mouawad
Amir Reza Koohestani
Wael Kadour
François Chaignaud
& Nino Laisné
Caroline Guéla Nguyen
Mohamed El Khatib
Massimo Furlan
Phia Ménard
Didier Ruiz
David Lescot
Lola Arias
Jan Fabre
...

ÇA VA, ÇA VA LE MONDE! / RFI

RFI invite spectateurs et auditeurs à entendre l'actualité avec les mots du théâtre.

Le 14 juillet, *La Poupée barbue* d'Edouard Elvis Bvouma (Cameroun).

Le 15 juillet, *Les cinq fois où j'ai vu mon père* de Guy Régis JR. (Haïti).

Le 16 juillet, *Que ta volonté soit Kin* de Sinzo Aanza (République démocratique du Congo).

Le 17 juillet, *Retour de Kigali* de Dorcy Rugamba et Olivia Rosenthal (Rwanda-France).

Le 18 juillet, *Sœurs d'ango* d'Afi Gbegbi (Togo).

Le 19 juillet, *Le Bal de Ndinga* de Tchicaya U Tam'Si (Congo-Brazzaville).

Jardin de la Rue de Mons, du 14 au 19 juillet à 11h, entrée libre.

Programme

Fille des Egyptien/nés

Par le Bnt Al Masarwa

Musique Les jeunes chanteuses de Bnt Al Masarwa viennent du Caire. Leur spectacle est né suite à un atelier d'écriture entre femmes. Engagé dans le combat féministe, ce concert dénonce le sexisme qui discrimine tout autant que la violence du harcèlement vécu au quotidien et les mariages forcés. Chaâbi hybridé de rap, de rock et d'electro, la musique qui accompagne ce manifeste a toutes les chances d'en faire aussi une fête.

Cour du collège Vernet, le 16 juillet, 20h30.

La Nuit sans retour

Conception Monsieur K

Indiscipline Porte ouverte à tous les fantasmes, ce cabaret travesti se propose de redonner du lustre à la nuit. Une suite de numéros où la poésie s'habille de strass et les chants se libèrent du haut des stilettes. Invités prestigieux de ces agapes au Delirium : Anna Petrovna, Frédéric Chopine, Jonathan Capdevielle, Dimitri Hatton et Jeanne Plante joignent leurs talents à ceux de la troupe fastueuse de Madame Arthur.

Lire aussi p. 4-11

Delirium, les 16 et 17 juillet de 22h30 à 3h du matin.

Le Cri du Caire

Texte Abdullah Miniawy, musiques Peter Corser, Karsten Hochapfel, Abdullah Miniawy, Yom

Musique Entre spoken-word et mélodies orientales, *Le Cri du Caire* sonne aux oreilles comme un cri du cœur pour dénoncer l'enfermement sociétal et les aspirations du peuple à plus de justice et de liberté. Passant de la transe du chant soufi à des improvisations sur des thèmes jazzy, le poète égyptien Abdullah Miniawy transforme son chant en une ode de révolte résolument politique.

Cour du collège Vernet, le 17 juillet à 20h30.

Tartuffes (Tartuffe)

De Molière, mise en scène

Oskaras Korsunovas

Théâtre Revisiter Molière pour mettre en avant son éternel talent de dénonciateur des hypocrisies en politique. Visant la situation de son pays, la Lituanie, Oskaras Korsunovas porte avec humour son *Tartuffe* sur les fonts baptismaux d'une farce où tout le monde en prend pour son grade.

Lire aussi p. 60

Opéra Confluence, du 17 au 21 juillet à 18h, en lituanien surtitré en français.

36, avenue Georges-Mandel

Conception Raimund Hoghe

Danse Premier des deux rendez-vous de Raimund Hoghe avec le Festival, 36, avenue Georges-Mandel convoque le souvenir de La Callas, ses grands rôles et tout autant sa singularité. Un précis de poésie visuelle avec un trio d'exception composé d'Emmanuel Eggermont, Luca Giacomo Schulte et Hoghe lui-même.

Lire aussi pp. 24-31

Cloître des Célestins, du 17 au 19 juillet à 21h30.

Saison sèche

Conception Phia Ménard

Indiscipline Indisciplinée par excellence, Phia Ménard entend plonger au cœur d'une expérience tellurique, entre danse, art visuel et théâtre, avec *Saison sèche*. L'artiste ne cesse de pièce en pièce de questionner les identités, la sienne et celle du monde contemporain. Choc esthétique en prévision.

Lire aussi pp. 4-11

L'Autre Scène du Grand Avignon, Vedène, du 17 au 24 juillet à 18h (relâche le 19).



N. Marot/D. Morel

SUJETS À VIF (AVEC LA SACD)

Témoigner d'un dialogue inédit entre artistes pour faire naître des formes courtes.

Programme C (11h)

Georges

Par Mylène Benoit et Julika Mayer

Une artiste plasticienne et une marionnettiste racontent l'humour des pantins et des "histoires de morts".

Le bruit de l'herbe qui pousse

Par Thierry Balasse et Pierre Mifsud

Un voyage expérimental dans le virtuel où ce sont les présences humaines qui font naître les villes.

Programme D (18h) (Prononcer Fénaoq)

Par Pierre Fourny et Cécile Proust

Quand les codes numériques s'accouplent aux codes génétiques, tout n'est plus qu'algorithmes.

Long Time No See!

Par Jenna Jalonen et Beatrix Simkó

Le transculturel réunit deux danseuses pour rêver des liens entre Finlande et Hongrie.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 18 au 24 juillet (relâche le 21).

Biennale
Teatro
2018

SECOND ACT:
ACTOR/PERFORMER

46.
International
Theatre Festival

Venice
20.07—5.08.2018

Info:
T. +39 041 5218 828
promozione@labiennale.org
labiennale.org

f La Biennale di Venezia

@ labiennale

👉 la_Biennale



La Biennale di Venezia

Arte
Architettura
Cinema
Danza
Musica
Teatro
Archivio Storico

TEATRO

2018

20.07 **Press Conference**
Silver Lion and Golden Lion for Lifetime Achievement Award Ceremony

20.07 **ANAGOOR SILVER LION**

20/21/22.07 **ANTONIO REZZA, FLAVIA MASTRELLA GOLDEN LION**

21/22/23.07 **LEONARDO LIDI** BIENNALE COLLEGE TEATRO DIRECTORS UNDER 30 (2017-2018) WINNER

22.07 **Symposium ACTOR/PERFORMER**

22/23/24.07 **VINCENT THOMASSET**

23/24/25/26.07 **SIMONE AUGHTERLONY**

24/25/26/27/28/30/31.07 and 1/3/4.08 **GIUSEPPE STELLATO**

25/26/27/28.07 **CLÉMENT LAYES**

27/29.07 **DAVY PIETERS**

28/29/30.07 and 1/08 **GISÈLE VIENNE**

29/30/31.07 and 1/08 **KRONOTEATRO**

31.07 **FABIO CONDEMI** BIENNALE COLLEGE TEATRO DIRECTORS UNDER 30 (2017-2018) MENTIONED

3/4.08 **THOM LUZ**

3/4.08 **JAKOP AHLBOM**

5.08 **BIENNALE COLLEGE TEATRO / MASTERCLASS**



Dimitrij Matvejev

SATIRE À HUE ET À DIA

Molière fait un détour par la Lituanie pour un pétage de plombs revendicatif, comme une mise en garde face aux périls du chaos sociétal.

DÉCIDÉ À FAIRE RIRE AVEC "TARTIUFAS" EN POINTANT DU DOIGT LÀ OÙ ÇA FAIT MAL,

Oskaras Korsunovas chevauche d'emblée la pièce au présent en épingleant la cruauté sans limite de notre monde d'injustice où personne n'est à l'abri de se retrouver du jour au lendemain jeté à la rue n'ayant plus que ses yeux pour pleurer et les poches vides. Pour les besoins de la cause, la mise en scène transforme les personnages de Molière en une bande de *homeless* réduite à dormir à la belle étoile dans les allées gravillonnées d'un splendide jardin à la française. Impayable scénographie de comédie, le labyrinthe de bosquets taillés au cordeau est recyclé en appartement de fortune pour y réunir la petite famille d'Orgon. Là, sont entassés les meubles du salon et la bibliothèque tandis qu'ailleurs, c'est la cocasse mise sur un piédestal du trône des toilettes qui oblige chacun à soulager sans pudeur ses besoins naturels en présence du public.

Ne se contentant pas de créer des conditions propices à jouer Molière sur le ton d'une farce au bord de la crise de nerfs, Oskaras Korsunovas n'hésite pas à profiter du vent de folie qui souffle sur le plateau pour faire voler en éclats la fameuse frontière du quatrième mur et offrir à la troupe du Lithuanian National Drama Theatre de Vilnius la fantastique occasion d'un pétage de plombs revendicatif qui complète un tableau où tout part en vrille. Ce théâtre ne pouvant avoir que des hoquets au démarrage, la scène d'ouverture reprise plusieurs fois devient le prétexte au déclenchement des hostilités. Multipliant les impros et les adresses au public, les acteurs vont bientôt se retrouver à debriefer en coulisses durant leurs pauses cigarette. Comme l'ensemble du spectacle est filmé, on ne perd pas une miette du hors-champ de ces apartés. Le vaste écran

vidéo qui rend compte de l'action en miroir de ce qui arrive dans le théâtre n'échappe pas à la vague de débordements qui transforme la représentation en un tsunami de morceaux de bravoure surréalistes.

Faire infuser l'esprit de liberté du happening pour qu'il contamine toutes les dimensions du spectacle étant la règle d'or, Oskaras Korsunovas use depuis sa régie d'une batterie de logiciels capables de trafiquer les images. Retravaillant graphiquement les visages et les corps de ses comédiens, il nous les donne à voir comme des caricatures grotesques dignes descendants en version 2.0 des personnages fantasques de la *commedia dell'arte*.

Né dans un pays satellite du bloc soviétique, Oskaras Korsunovas sait qu'avec de telles capacités d'adaptation, l'engeance des tartuffes a la vie dure.

Si l'original de Molière se servait de la religion pour ses machinations, nombres d'autres, qui ont sévi derrière le rideau de fer à l'époque du communisme sont devenus de nos jours de fervents zéloteurs de la sauvagerie du capitalisme en Lituanie. Appelant à la vigilance de chacun, sa farce dénonce en premier lieu les périls d'un chaos sociétal qui banalise les tentations de composer avec la tartufferie ambiante. Cette revisitation s'achevant par une partouze générale, le metteur en scène se garde bien de donner des leçons de morale. C'est toute l'ironie mordante d'un spectacle qui place chacun face à ses responsabilités.

Patrick Sourd

Tartiufas (Tartuffe) De Molière, mise en scène Oskaras Korsunovas, avec la troupe du Lithuanian National Drama Theatre. Opéra Confluence, du 17 au 21 juillet à 18h, en lituanien surtitré en français.



DU 14 AU 19 JUILLET À 11H

JARDIN DE LA RUE DE MONS

ENTRÉE LIBRE - DURÉE 1H

« Ça va,
ça va
le monde ! »



Avec cette exclamation, ce salut « Ça va, ça va le monde ! », RFI invite chacun à entendre l'actualité du monde avec les mots du théâtre et à découvrir des auteurs encore peu présents sur les scènes françaises et européennes.

Pour cette 6^{ème} édition, ce cycle fera découvrir des voix nouvelles de la Francophonie du Sud.

▪ 14 JUILLET

LA POUPÉE BARBUE d'Édouard Elvis Bvouma (Cameroun)

▪ 15 JUILLET

LES CINQ FOIS OÙ J'AI VU MON PÈRE de Guy Régis JR (Haïti)

▪ 16 JUILLET

QUE TA VOLONTÉ SOIT KIN de Sinzo Aanza (République Démocratique du Congo)

▪ 17 JUILLET

RETOUR DE KIGALI de Dorcy Rugamba et Olivia Rosenthal (Rwanda - France)

▪ 18 JUILLET

SOEURS D'ANGE de Afi Gbegbi (Togo)

▪ 19 JUILLET

LE BAL DE NDIINGA de Tchicaya U Tam'si (Congo-Brazzaville)



Conçu et coordonné par Pascal Paradou et dirigé par le metteur en scène Armel Roussel, assisté de Julien Jaillot.

Coproduction RFI et Compagnie [e]utopia. Avec le soutien de la SACD, Wallonie-Bruxelles International.

Diffusion à partir du 29 juillet tous les dimanches à 12H

Paris 89 FM - Yaoundé 105,5 FM - Port-au-Prince 89,3 FM - Kinshasa 105 FM - Kigali 91,9 FM - Lomé 91,5 FM - Brazzaville 93,2 FM

Antigone

De Sophocle, adaptation
et mise en scène Olivier Py

Théâtre "Un homme reste un homme quoi qu'il ait fait", la phrase tirée de l'*Antigone* de Sophocle rend justice à tous les humains. Elle témoigne avec justesse de la nécessaire existence de cet atelier-théâtre qu'Olivier Py et Enzo Verdet mènent avec les acteurs-détenus du centre pénitentiaire Avignon-Le Pontet. Le combat d'Antigone résonne alors d'une très cruelle actualité partagée.

Lire aussi pp. 12-17

La Scierie, le 18 juillet à 15h, le 19 à 11h et 15h, le 20 à 11h.

Mama

Texte et mise en scène Ahmed El Attar

Théâtre La pièce réunit dans son salon le microcosme d'une famille typique des classes aisées égyptiennes. Un huis clos où l'amour tue l'amour. L'acte d'accusation d'un procès fait aux mères de reproduire pour l'éternité la domination du mâle sur la société. En faisant de la mère la figure principale de sa tragicomédie, Ahmed El Attar la désigne comme la responsable et la première victime de son assujettissement.

Lire aussi p. 4-11

Gymnase du lycée Aubanel, du 18 au 23 juillet à 18h (relâche le 20), en arabe surtitré en français.

Arctique

Texte et mise en scène
Anne-Cécile Vandalem

Théâtre Sept personnages énigmatiques sur un navire à la dérive. Un huis clos entre les icebergs dans les eaux glacées du grand large du Groenland. S'inquiétant d'un changement climatique qui va transformer en voie navigable le mythique passage du nord-ouest, Anne-Cécile Vandalem nous entraîne dans les mystères d'une singulière histoire policière sur fond de scandale international.

Lire aussi p. 12

La Fabrica, du 18 au 24 juillet à 18h (relâche le 21), en français surtitré en anglais.

Et pourquoi moi je dois parler comme toi ?

Conception et jeu Anouk Grinberg
et Nicolas Repac

Indiscipline Faire entendre les textes des internés tel un art brut de la littérature qui ferait de ces "fous" nos frères. Inspirés d'une écriture en liberté, l'actrice Anouk Grinberg et le musicien Nicolas Repac témoignent de ces voix qui réinventent la langue au fil des lignes en regard des œuvres des poètes Henri Michaux, Emily Dickinson et Ingeborg Bachmann.

La Chartreuse-CNES de Villeneuve Lez Avignon, du 19 au 22 juillet à 18h.

Story Water

Chorégraphie Emanuel Gat

Danse Il revient au chorégraphe israélien installé en France de dompter la cour d'Honneur, ses vents et ses fantômes. Emanuel Gat invite sur le grand plateau les musiciens de l'Ensemble Modern de Francfort. Gat ose une danse au rythme de Pierre Boulez ou Rebecca Saunders. Une ode à la liberté servie par quelques-uns des meilleurs danseurs du moment. *Story Water* ou le mouvement coulant de source.

Lire aussi p. 40

Cour d'Honneur du palais des Papes, du 19 au 23 juillet à 22h.

Certaines n'avaient jamais vu la mer

De Julie Otsuka,
mise en scène Richard Brunel

Théâtre A partir du roman de Julie Otsuka paru en 2012, Richard Brunel compose un oratorio de voix pour évoquer ces vies qui furent brisées par l'histoire avec l'entrée en guerre des Etats-Unis contre le Japon durant la Seconde Guerre mondiale.

Cloître des Carmes, du 19 au 24 juillet à 22h (relâche le 22).

Méduse

Conception, scénographie
et mise en scène Les Bâtards dorés

Théâtre Que se cache-t-il derrière le fameux *Radeau de 'La Méduse'*, chef-d'œuvre de Théodore Géricault ? Réalisé à partir des minutes du procès où les survivants durent répondre des accusations de mutinerie et de cannibalisme, c'est un autre tableau du drame des naufragés de *La Méduse* que dessine le spectacle des Bâtards dorés. Une création immersive et participative où les spectateurs sont témoins et jurés.

Gymnase du lycée Saint-Joseph, du 20 au 23 juillet à 15h.

Le Pays lointain (Un arrangement)

D'après Jean-Luc Lagarce,
mise en scène Christophe Rauck,
avec les élèves de l'Ecole du Nord

Théâtre Pensé par Christophe Rauck comme un projet taillé sur mesure pour la dernière promotion de l'Ecole du Nord, ce spectacle réunit de multiples écrits de Jean-Luc Lagarce. Portrait aux allures de collage, le spectacle rassemble une adaptation de sa pièce, *Le Pays lointain*, des passages puisés à *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* et *Nous les héros*, sans oublier des extraits de son journal intime tirés de *Journal 1* et *2*.

Théâtre Benoît-XII, du 20 au 23 juillet à 15h.

Pale Blue Dot, une histoire de Wikileaks

Texte et mise en scène Etienne Gaudillère

Théâtre Un monde s'est écroulé et un autre est né le jour où un jeune militaire américain nommé Bradley Manning a fait fuiter depuis l'Irak des câbles diplomatiques du gouvernement américain. Relayés via Julian Assange, Wikileaks rend public le Cablegate. Ce sont les coulisses de ce moment de bascule que nous raconte Etienne Gaudillère dans *Pale Blue Dot*.

Gymnase du lycée Mistral, du 20 au 24 juillet à 22h.

Ode to the Attempt

Conception Jan Martens

Ben & Luc

Chorégraphie Mickaël Phelippeau

Danse A deux c'est mieux ! Pour ces représentations partagées, deux chorégraphes, deux signatures se font écho. Jan Martens reprend son solo autobiographique et jubilatoire, *Ode to the Attempt*. Et c'est parfait. Quant à Mickaël Phelippeau, il signe avec *Ben & Luc* un double portrait pour deux danseurs burkinabés, Ben Salaah Cissé et Luc Sanou.

Les Hivernales – CDCN d'Avignon, les 21 et 23 juillet à 18h30, les 22 et 24 à 15h et 18h30.

Canzone per Ornella

Conception Raimund Hoghe

Danse *Canzone per Ornella*, seconde proposition du chorégraphe allemand en Avignon, voit la danseuse Ornella Balestra dialoguer sur le plateau avec Hoghe lui-même. Soliste chez Béjart, Ornella a traversé depuis l'œuvre de Raimund Hoghe avec la même élégance et détermination. Cette chanson de gestes est une offrande à son talent.

Lire aussi pp. 24-29

Cloître des Célestins, du 22 au 24 juillet à 21h30.

Ici-bas – Les Mélodies de Gabriel Fauré

Conception Sonia Bester
et Olivier Mellano

Musique-Poesie Démocratiser les mélodies de Gabriel Fauré en les offrant à des artistes les sortant du lyrique. En invitant Dominique A, Jeanne Added, Camille, Elise Caron, Judith Chemla, Philippe Katerine, JP Nataf..., les maîtres de cette cérémonie de clôture que sont Sonia Bester et Olivier Mellano n'ont réuni que du beau monde.

Cour d'Honneur du palais des Papes, le 24 juillet à 22h.

L'échangeur - CDCN

H a u t s - d e - F r a n c e



au Festival d'Avignon

4 coproductions
4 créations



BEN & LUC | Mickaël Phelippeau

21 et 23 juillet - 18h30 | 22 et 24 juillet - 15h et 18h30

Les Hivernales - CDCN d'Avignon

4 | Claudio Stellato, Mathieu Delangle, Nathalie Maufroy

7 | 8 | 9 | 11 | 12 | 13 juillet - 18h

GEORGES | Mylène Benoit, Julika Mayer

18 | 19 | 20 | 22 | 23 | 24 juillet - 11h

fénanoq (Prononcer fénanoq) | Pierre Fourny, Cécile Proust

18 | 19 | 20 | 22 | 23 | 24 juillet - 18h

Sujets à Vif avec la SACD - Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph

*Retrouvez ces 4 spectacles lors de la soirée "Retour d'Avignon"
le samedi 6 octobre au festival C'est comme ça ! à Château-Thierry*

www.echangeur.org

La région Hauts-de-France,
la région qui danse !





TALENTS
Adami
ÉCRITS
d'ACTEURS

LA CHUTE DE LA MAISON

Mis en scène par Samuel Achache
avec la collaboration de Florent Hubert et
Antonin-Tri Hoang pour l'adaptation musicale

Avec :

Margot Alexandre	Antonin-Tri Hoang
Adrien Bromberger	Jean Hostache
Chloé Giraud	Hatice Özer
Louise Guillaume	Antoine Sarrazin
Julie Hega	Vladimir Seguin

Dans le cadre du 72^e Festival d'Avignon
Répétitions ouvertes
les 22 & 23 juillet à 18h00
Jardin de la Rue de Mons
Maison Jean Vilar - Avignon

Assistez à
la création
d'une pièce
radiophonique !

ENTRÉE LIBRE

En partenariat avec France
Culture pour une diffusion
à l'hiver 2019



Emilia Stefani-Law

SEPT PERSONNAGES EN QUÊTE DE SENS

Telles des figures de la résistance, des hommes
et femmes transgenres témoignent de la cruauté dont ils ont
fait l'objet. Beau et libérateur.

LOIN DE TOUTE IMPUDEUR,
LE SPECTACLE IMAGINÉ PAR
DIDIER RUIZ, *Trans (Més enllà)*, est
bouleversant d'intimité et de délicatesse.
Neus, Clara, Daniel, Raül, Ian, Sandra
et Leyre sont espagnol.e.s et catalan.e.s.
Ils ont en partage l'aventure de la
transition d'un genre à l'autre – *H to F*
à *F to M*. Tous n'en sont pas au même
moment de leur vie, mais tous sont
dans la vie. En couple ou pas, parents
ou pas, chauffeur de bus, bagagiste
à l'aéroport, coiffeuse, dessinateur,
commerciale...

Les histoires qu'ils partagent en
scène, savamment tissées par Didier Ruiz,
composent un récit poignant sur
les personnes transgenres, leurs parcours,
leurs difficultés, leurs joies et leurs vies
amoureuses. S'il n'y a pas d'impudeer,
il n'y a pas non plus de pathos. Seule
la beauté de la vérité, sans provocation
ni fausse humilité compte. Il ne s'agit
pas non plus d'un théâtre documentaire,
car tout est poétisé ici : du travail
sur les corps mené par le chorégraphe
Tomeo Vergés, à la sobre et apaisante
scénographie d'Emmanuelle Debeusscher.
De la discrète et délicate création

sonore d'Adrien Cordier aux images
dessinées et projetées de Lucille
Aschehoug, Anne Hirsch et Clothilde
Evide, jusqu'à l'éclat subtil de la mise en
lumière de Maurice Fouilhé. C'est ce qui
transparaît dans ce spectacle-témoignage :
une famille entourant ces sept personnes,
comme un cocon de protection et de
liberté pour que puissent être délivrées
ces paroles impressionnantes de sincérité.

Elle est là la beauté, dans
cette humanité rassemblée dans toutes
ses diversités. Et l'on se dit, à l'instar
de Jean Genet, que "*les transsexuels sont*
des révolutionnaires, des figures de
la résistance". On se dit aussi, à l'écoute
de ces paroles venues de l'autre côté
des Pyrénées si proches, qu'il y a encore
du chemin à faire, en France, dans
l'acceptation de l'autre. Sans nul doute,
par son exceptionnelle rigueur et
dignité, ce spectacle contribuera à ouvrir
en grand les persiennes de nos points
de vue encore obscurs sur ces vies que
nous regardons sans les voir. **Hervé Pons**

Trans (Més enllà) Conception et mise en scène
Didier Ruiz. Gymnase du lycée Mistral, du 8 au
16 juillet à 22h (relâche le 12), en français,
catalan et castillan surtitré en français.

Grand Est

ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE

présente

Un grand est de spectacles

11 COMPAGNIES - 4 LIEUX

LA CASERNE

7 - 23 JUILLET - RELÂCHES 10 ET 17

CIE LES ESCARGOTS AILÉS Cirque/Musique (jeune public)
Loin et si proche, perdre, chercher, trouver - 9h30

LA SOUPE CIE Théâtre visuel/Musique/Marionnettes (jeune public)
Romance - 11h

CIE YOKAI Marionnettes/Magie
Possession (Killing Alice) - 12h15

CIE LA MAIN DE L'HOMME Jonglage chorégraphique
Bruit de couloir - 13h30

CIE LA MANDARINE BLANCHE Théâtre
Rêve de printemps - 15h

CIE RÊVE GÉNÉRAL ! Théâtre
Les préjugés - 17h15

CIE L'SKBL Théâtre documentaire et musical
Chili 1973 : Rock around the stadium - 19h15

CIE EST OUEST THÉÂTRE En alternance :
Mary's à Minuit - 20h45 - les jours impairs
Au bout du comptoir, la mer - 20h45 - les jours pairs

ESPACE ALYA

6 - 29 JUILLET - RELÂCHES 11, 18 ET 25 - 12H - SALLE B

CIE PAPIERTHÉÂTRE Théâtre de papier (jeune public)
Noir ou blanc

11 - GILGAMESH BELLEVILLE

6 - 27 JUILLET - RELÂCHES 11, 18 ET 25 - 20H45

CIE LES HEURES PANIQUES Théâtre
Ton beau Capitaine

THÉÂTRE DES HAUTS PLATEAUX

7 - 19 JUILLET - RELÂCHES 11 ET 18 - 22H45

CIE LI(LUO) Danse
Go, go, go, said the bird (human kind cannot bear very much reality)



WWW.GRANDEST.FR



17 compagnies IN, 140 compagnies OFF, 7 collectifs, plus de 1000 représentations en 5 jours. Théâtre de rue, danse, cirque forain, expérience auditive, désinstallation performative... COLLECTIF A/R, L'homme de la rue • ARTONIK, Sangkhumtha : Hope
 • ASPHALT PILOTEN, #Homies • BÊTES DE FOIRE - PETIT THÉÂTRE DE GESTES • LE BOURDON, Oussama, ce héros • ERD'O, J'ai peur quand la nuit sombre • EX NIHILO & BEAUCOUP BEAUCOUP, Carte blanche - Espace des tentatives • LES FILLES DU
 RENARD PÂLE; 24h sur le fil • PROTOCOLE & INVITÉS, Carte blanche - Espace des tentatives • RHIZOME / CHLOÉ MOGLIA,
 La Spire • SAINTÉ DÉRIVÉE, Sainte Dérivée des trottoirs • COMPAGNIE SF, Fantaisie Ferroviaire, Happening • TEATRO DEL
 SILENCIO, Cap au cimetière • VINCENT GLOWINSKI, Human brush outdoor • 100 ISSUES, Piégé en surface • GALMAE, C'est
 pas là c'est par là • MARCO BAROTTI, The woodpecker

WWW.CHALONDANSLARUE.COM

03 85 90 94 70

f @ chalon dans la rue

#ETREBETE



Je suis vous tous qui m'écoutez

Hommage Laure Adler propose un parcours en images des grands moments de la carrière de Jeanne Moreau.

Maison Jean-Vilar, du 6 au 24 juillet de 11h à 20h.

Forum des nouvelles écritures dramatiques européennes

Après Strasbourg en 2016, Bruxelles en 2017, c'est à Avignon qu'on discute avec dix auteurs européens de la dramaturgie d'aujourd'hui.

Gymnase du lycée Saint-Joseph, les 7 et 8 juillet de 11h à 13h puis de 14h à 17h, entrée libre.

Territoires cinématographiques

Rencontre et dialogue entre cinéma et spectacle vivant, les Territoires cinématographiques proposent la découverte d'un hors-champ de la scène sur grand écran. A découvrir : en présence du réalisateur et metteur en scène, *Le Tribunal sur le Congo* de Milo Rau (le 8 juillet à 11h).

Avant-première d'*Impulso* d'Emilio Belmonte en présence du réalisateur et de la danseuse de flamenco, Rocío Molina. Didier Ruiz accompagne Stéphane Mercurio pour cette avant-première de son film *Voyage avec les trans* (le 10 juillet à 11h). Projection de *Laurence Anyways* de Xavier Dolan (le 15 juillet à 14h).

Utopia-Manutention, du 7 au 22 juillet.

La Nef des images

Hommage La Compagnie des Indes filme depuis vingt ans les spectacles programmés au Festival d'Avignon. Rappel de quelques œuvres inoubliables via des projections quotidiennes, de 11 heures à 14h30.

Eglise des Célestins, du 7 au 24 juillet de 11h à 19h (relâche les 12 et 19), entrée libre.

Claire Tabouret

Exposition Celle qui signe l'affiche de cette 72^e édition nous donne rendez-vous pour deux expositions. A l'église des Célestins, Claire Tabouret multiplie les points de vue pour rendre hommage à la figure d'Isabelle Eberhardt (1877-1904), la femme libre qui ose se faire homme pour s'aventurer au début du XX^e siècle en terre d'Islam. C'est un vaste accrochage de grands formats qu'on découvre à la Fondation Lambert, où la réunion de ses peintures de groupes questionne le monde d'aujourd'hui à travers une multitude de regards tournés vers nous.

Lire aussi pp. 32-35

Eglise des Célestins et Fondation Lambert, du 7 au 24 juillet de 11h à 19h, entrée libre.

Le Festival d'Avignon en 72 affiches

Histoire Chaque affiche témoigne du Festival à travers les époques. Olivier Py s'adonne avec humour à une sémiologie de ces œuvres qui anticipent l'idée de street art.

Salon de La Mouette, Maison Jean-Vilar, les 8 et 23 juillet à 12h, le 15 à 13h, entrée libre.

Arte - Collection de films de théâtre

Découvrir les films initiés avec La Comédie-Française. D'après Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs* de Valeria Bruni Tedeschi (le 10 juillet à 15h). D'après Alexandre Ostrovski, *La Forêt* d'Arnaud Desplechin (le 11 juillet à 15h).

D'après Molière, *Dom Juan & Sganarelle* de Vincent Macaigne (le 12 juillet à 15h). D'après Ivan Alexandrovitch Gontcharov, *Oblomov* de Guillaume Gallienne (le 13 juillet à 15h). D'après Marivaux, *Que d'amour!* de Valérie Donzelli (le 14 juillet à 15h).

Et aussi, d'après Jules Verne, *Les Naufragés du "Fol Espoir"* d'Ariane Mnouchkine (le 15 juillet à 15h).

Auditorium de la Collection Lambert, du 10 au 15 juillet à 15h, entrée libre.

Paroles de gonz'

Par Nadjette Boughalem

Théâtre Nadjette Boughalem témoigne de ces paroles des mâles qui ne veulent pas qu'on les prenne pour des gonzesses.

Salon de La Mouette, Maison Jean-Vilar, les 21 juillet à 18h, le 22 à 11h et 15h, entrée libre.

Ecrits d'acteurs Adami

Porte ouverte aux répétitions d'un spectacle signé par Samuel Achache et Jeanne Candel. Dix jeunes comédiens s'immergent dans un univers inspiré par *La Chute de la maison Usher*. Déclarée morte après une chute de cheval, une jeune femme se réveille dans la morgue d'un hôpital au début du XX^e siècle. Est-ce un miracle ou une erreur de diagnostic? L'occasion pour le duo de metteurs en scène de s'inspirer de la nouvelle fantastique d'Edgar Poe et de transformer ce séjour à l'hôpital en une inquiétante visite du royaume des morts sur des *Lieder* de Schubert.

Jardin de la Rue de Mons, Maison Jean-Vilar, les 22 et 23 juillet à 18h.

T

Centre Dramatique National
Toulouse Occitanie



theatre-cite.com

C



Direction *Galin Stoev*



Silhouettes : Lucy Sibbalds Young (1973), Alexandra Gougeon (DFT), Mary & Marston (DMA),
Cécile Ménétrier (CNC), Roger Peron (Vauv),
L'écume spectacle (1991/92, 2009/10, 3, 1997/98)



toulouse
métropole

Théâtre de la Cité

Saison 18-19

TANDEM

Scène nationale

SAISON 2018-19

==== Kader Attou & Mourad Merzouki ==
==== Arthur Nauzyciel =====
Cecilia Bengolea & Florentina Holzinger
==== Christophe Honoré =====
==== Bouchra Ouizguen =====
==== Yoann Bourgeois =====
==== Camille =====
==== Anne Théron =====
==== Nathalie Stutzmann =====
==== Lia Rodrigues =====
==== Jan Fabre =====
==== Ivo van Hove =====
==== François Chaignaud =====
==== Phia Ménard =====
==== Gaëlle Bourges =====
==== Ibeyi =====
Emmanuel Eggermont & Robyn Orlin ==
==== Pauline Bayle =====
==== Mohamed El Khatib =====
==== Rufus Wainwright =====
==== Thomas Ostermeier =====
==== Milo Rau =====
==== Olivier Martin-Salvan ===== ...

www.tandem-arrasdouai.eu

OUVERTURE DES ABONNEMENTS LE 1^{er} SEPTEMBRE

Le TANDEM Scène nationale est subventionné par : la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture, le Conseil régional des Hauts-de-France / Nord-Pas-de-Calais - Picardie, le Conseil départemental du Nord et le Conseil départemental du Pas-de-Calais. Photo : © Asger Carlsen

